51e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 46 15 NOVEMBRE 1934

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

MGR A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Edition complète . . . . 18 fr. Edition partielle. . . . . 12 fr.	ETRANGER — Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 7 décembre 1933.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication*; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence*; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Notes de liturgie. — Deux façons de concevoir la liturgie, 753. — *L'Avent.* I. Histoire, économie générale, 753. *a)* Les éléments primitifs, 754. *b)* La mise en œuvre, 755.

Questions de science ecclésiastique. — Est-il vrai que la communion sacrilège occupe un rang infime dans le catalogue de gravité objective des péchés mortels ? 758. — Que faut-il penser de l'existence d'une Porte de l'aiguille à Jérusalem, supposée pour expliquer le « trou de l'aiguille » de l'Evangile ? 761. — Quelle est la pensée de S. Thomas sur le droit de légitime défense allant jusqu'à la mort de l'agresseur ? 763. — Si le salut de chacun est œuvre essentiellement individuelle, comment peut on dire que la tiédeur du prêtre peut être cause de la perte des âmes ? 764. — Quelle est la nature de l'inspiration des auteurs sacrés ? Est-il vrai que l'Eglise concède que la partie historique des Livres Saints est sans valeur ? 765. — Quel est le sens des mots *Petrus* et *petra* employés par Notre Seigneur faisant de S. Pierre le fondement de son Eglise ? 768. — Pourquoi le prêtre, avant la communion, dit-il « tantum dic *verbo* » et non *verbum* ? 768.

PRÉDICATION

Pour la fête de sainte Cécile. — Un modèle de foi, 609.

Pour la fête de sainte Catherine. — Contre les feuilletons et les romans, 611.

Pour la fête de sainte Barbe. — Quelques leçons de sa vie, 613.

Les Litanies du Sacré-Cœur — XXIX. 27e *Invocation :* Cœur de Jésus, source de toute consolation, 614.

Entretiens sur le Discours après la Cène. — X. Prière du Christ, Fils de Dieu et Souverain Prêtre, pour la formation et l'unité de son Eglise, 617.

Explication du Catéchisme — *37e Leçon :* Les vices et les vertus, 621.

PETIT COURRIER

Q. — J'ai la 4e Série des *Tables Générales* de l'*Ami du Clergé* (1909-1923), qui m'a rendu de grands services. Voudriez-vous m'expédier *la* ou *les* séries parues depuis ?

R. — La 5e Série comprendra les *Tables Générales* de 1924 à 1933 inclus. Nous sommes en train de l'imprimer, mais elle ne sera pas terminée avant un an environ. D'ailleurs, nous ne manquerons pas de l'annoncer sur la couverture jaune. Vous nous la redemanderez en ce temps-là.

Q — *L'Ami* pourrait-il me donner l'adresse des revues éditées par le P. Bellouard, O P. ?

R. — *Revue de la vie chrétienne*, 104, rue Bugeaud, Lyon 6e, « doctrinale et pratique, plans de méditations, d'études, mensuelle, avec illustrations » ; un an, 10 f. (Etranger, 15 f.). Abonnement collectif de 10 et au-dessus sous le titre *Jeunes Chrétiennes :* un an, 6 f. (Etranger, 11 f.). — A la même adresse (qui est aussi celle du Bureau central pour la France de tout ce qui regarde le Rosaire), *La Couronne de Marie*, « revue mariale et dominicaine de vie intérieure, » mensuelle, 10 f. par an.

Q. — Dans un article au sujet de la découverte du Canada il est dit incidemment que la promesse de trouver de l'or, — donc le but intéressé de l'expédition, — a empêché la canonisation de *Christophe Colomb* lors de son procès en cours de Rome à la fin du siècle dernier.

Y a-t-il jamais eu *procès de canonisation* pour Christophe Colomb ?

R. — Colomb était incontestablement un croyant sincère, qui se regardait comme un instrument de Dieu dans la découverte du Nouveau-Monde, et qui désirait y propager l'Evangile. Son rêve était aussi d'employer à la reprise des

Lieux-Saints l'or qui serait découvert. Mais il aurait été le premier surpris de se voir regardé comme un saint. Il n'a jamais été question de sa canonisation, et la cause n'a jamais été introduite.

Q. — Quel est, à votre avis, le meilleur livre sur la *vertu de pureté* que je pourrai mettre entre les mains d'un jeune homme ?

R. — Mgr Dubourg, *Sixième et neuvième commandements*, in-12 de x-84 p., 4 f. (franco 4 f. 45), Arras, librairie Brunet.

Q. — Pourriez-vous m'indiquer les meilleurs ouvrages, tant français qu'allemands, parus sur Léon IX et son époque ?

R. — Sur S. Léon IX, voir d'abord dans Migne, *Patrologie latine*, tome 148, p. 457 et s., la *Vita sancti Leonis* de Wibert, qui est la source principale. Migne donne aussi, p. 559 et s., les actes du saint.

Comme biographies : Delarc, *Un pape alsacien*, Paris, Plon, 1876 ; — Brucker, S. J., *L'Alsace et l'Eglise au temps de S. Léon IX*, Strasbourg, Le Roux, 1889, 2 vol. ; — du même : *Leben des heil. Papstes Leo IX*, ibid., 1902 ; — Eug. Martin, *Saint Léon IX*, dans la collection « Les Saints », 9 f., Paris, Gabalda.

L. Debeauvais. — Cours de langue latine. *Exercices, Classe de Sixième* ; in-8 de 326 p., illustré. — *Exercices, Classe de Cinquième* ; in-8 de 314 p., ill. — Chaque vol., 15 f. — Paris, Belin.

Nous avons annoncé naguère (8 mars 1934, p. 70) le nouveau Cours de langue latine publié chez Belin par les Pères Jésuites de Florennes (Belgique) sous la direction d'un maître latiniste, le P. Léon Debeauvais. Après les grammaires, l'une élémentaire, l'autre complète, parurent les *Exercices de Sixième* qui s'enlevèrent si bien qu'une seconde édition vient d'en paraître, en même temps que le volume, tout nouveau, pour la Cinquième.

Nous n'hésitons pas à dire que ces deux volumes feront accomplir un progrès capital à l'enseignement du latin. Pour la première fois, proclamons-le bien haut, on nous donne des manuels vraiment gradués et pratiqués. On sent ici l'expérience longuement vécue de professeurs qui sont restés constamment en communication avec leurs bambins de 12 ans, qui ont noté patiemment toutes les difficultés auxquels ils se heurtent et que ne soupçonne même pas l'agrégé ou le savant philologue qui bâcle à la hâte grammaire et exercices, comme si le pavillon suffisait à couvrir la marchandise !

Voici enfin des manuels qui unissent à une science consommée de la grammaire cette qualité rare entre toutes, d'être des livres attrayants pour l'enfant. Ils dénotent un sens réel des jeunes intelligences. Ils instaurent une méthode dont voici les principes essentiels :

1° Progression des exercices. Du début à la fin, on mène de front l'étude de la morphologie et celle de la syntaxe. On insiste sur les points qui sont l'occasion de fautes nombreuses : proposition infinitive, temps divers du participe et de l'infinitif, syntaxe d'accord, pronoms. On multiplie les répétitions, les remarques. On signale les traquenards, par exemple de l'article « du » ou de la préposition « de », des adjectifs en *er, eri*, et *er, eris*, de l'emploi de *se* et de *suus*, etc. On va lentement mais sûrement. « Ce qui mérite d'être étudié en Sixième, dit très sagement la préface, mérite d'être bien étudié. Limiter le nombre des questions traitées, mais leur donner les développements convenables, tel a été notre principe. Au risque d'encourir le reproche de minutie, nous avons fait très lente, très dosée la progression, et nous avons averti de chaque nouveau pas en avant .. »

2° Souci constant de récapituler. On ne laisse jamais passer plusieurs exercices sans que chacune des règles de syntaxe déjà étudiées ne trouve au moins une application.

3° Présentation des mots dans un contexte, dès le début.

4° Méthode de vocabulaire qui doit faire acquérir aux élèves 2.250 mots en trois années : 700 en 6°, 850 en 5°, 700 en 4°. Les Exercices ont été composés en fonction de ce vocabulaire arrêté d'avance. Il constituera du reste la matière d'un livre spécial, à paraître : *Le Vocabulaire latin*, qui suppléera utilement aux lexiques indigestes et passe-partout dont les jeunes élèves font si mauvais usage.

5° Illustration suggestive, à la fois artistique et distrayante. Au moyen de petites vignettes, les auteurs ont essayé de rendre concrètes de nombreuses règles de grammaire. Rien de plus précieux que les conseils d'expérience figurant sous les rubriques : « Regardez et comparez ! », « Regardez-y de près ! », « Attention aux pièges ! », « Ouvrez l'œil ! », « Ne confondez pas ! », « Une pierre d'achoppement », « Guerre aux barbarismes ! » Signalons également les illustrations qui accompagnent les règles des compléments de lieu (*Ex. Cinquième*, p. 49-50, 238-39), ou celles des compléments du nom, de l'adjectif, du pronom (p. 180, 183, 189, 197), etc. Parfois, on suggère une petite narration à propos d'une image, et tous les progrès de la civilisation, aviation comprise, servent à rendre vivant et actuel l'enseignement du latin.

Voilà un Cours de latin avec lequel les autres éditeurs devront compter, ou nous nous trompons fort. Ce sera tout profit pour les études latines. Ajoutons que si les volumes d'exercices forment le complément naturel de la Grammaire du même auteur, ils en sont néanmoins dissociables et on pourra les utiliser avec n'importe quelle grammaire.

Bossuet. — Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre, annotée par A. Garric, licencié ès lettres. — In-18 raisin, br., 3 f. — Paris, J. de Gigord.

L'arrêté du 30 avril 1931 a mis au nombre des ouvrages à expliquer en Seconde une Oraison funèbre de Bossuet. Dans l'enseignement libre, nous n'avions pas attendu cette prescription pour étudier Bossuet. Mais comme il serait un peu prématuré de confier aux élèves de Seconde une édition classique un peu complète de Bossuet — celles de Calvet, d'Aubertin ou de Rébelliau par exemple, — on leur remettra ce petit volume consciencieusement annoté par un professeur qui sait se mettre à la portée de leurs quinze ans.

Le choix de l'Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre s'imposait. Elle est, quant à l'arrangement logique des idées, un modèle de dissertation. En étudiant la contexture du discours, l'élève remarquera que les grands génies n'ont pas craint de se plier à des règles précises, et il comprendra que ces règles sont la forme naturelle du raisonnement.

On ne cherchera pas, dans les notes, de l'érudition historique ou théologique. M. Garric a voulu faire œuvre toute classique, et atteindre un triple but : donner aux élèves une connaissance suffisante de la langue du xvii° siècle et leur permettre de lire sans contre sens une page de nos auteurs classiques ; faire saisir la beauté de l'Oraison funèbre, signalant ce qu'elle nous révèle du caractère et du génie de son auteur ; mettre en relief les qualités du style, de ce style imagé grâce à l'emploi continu de termes concrets, précis grâce à la propriété de ces termes, riche grâce à leur grande variété.

A signaler en tête du volume une bonne notice sur Henriette d'Angleterre, et à la fin quatorze sujets de devoirs. Deux petites remarques du point de vue de la présentation : les notes sont en caractères trop fins ; l'illustration n'est pas des mieux venues.

Eugène Bellut, S. J. — Paroles de lumière. — In-16 jésus de 156 p., 8 f. — Paris, Lethielleux.

Les pages de ce livre sont toutes conçues d'après un plan uniforme : chacune porte en exergue une courte maxime de la Sainte Ecriture, qu'accompagnent quelques réflexions ou « notations. » Les textes choisis se suivent sans ordre apparent. A y regarder de plus près, cependant, on y découvre un lien logique : les avis qu'ils donnent, en effet, ne tendent à rien de moins qu'à tracer un véritable programme de vie chrétienne, où toutes les vertus trouvent place, en premier lieu les vertus théologales, sans oublier la charité envers le prochain ou apostolat. La brièveté du commentaire montre clairement que l'auteur n'a eu pour but que de fournir un thème à des méditations personnelles.

MOBILIER . LUMINAIRE

42

BRONZE . ORFEVRERIE

POUR LA DÉCORATION INTÉRIEURE DES ÉGLISES

Assurez-vous le concours d'une élite d'ARTISTES d'ARTISANS d'OUVRIERS

Nous mettons à votre service un choix de collaborateurs expérimentés qui étudieront avec vous les problèmes concernant nos diverses spécialités.

DEMANDEZ-NOUS DE VOUS DOCUMENTER SUR NOS RÉALISATIONS

LES ATELIERS

M. CHERET

8, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, PARIS (6e)

DESCLÉE DE BROUWER & Cie PARIS

ÉTUDES CARMÉLITAINES

MYSTIQUES ET MISSIONNAIRES

La plus importante publication catholique de psychologie religieuse

Un volume de 384 pages . . . . . **15** fr.

LOUIS DE LA TRINITÉ : **Marie, cause de notre Joie.** GUSTAVE THIBON : **Nietzsche et saint Jean de la Croix.** Dr ANDRÉ THOMAS : **L'Orgueil et les Psychoses.** ANDRÉ BREMOND, S. J. : **Ce qu'il advint au Carmel d'une Princesse à l'humeur fière.** — ROLAND DALBIEZ : **Le problème philosophique de l'Hallucination.** BENOIT-MARIE DE LA CROIX : **Les Réformes dans l'Ordre de N.-D. du Mont-Carmel.** — CHARLES DU BOS : **Les Témoins de Claudel.**

A TRAVERS LES REVUES ET LES LIVRES

Beauraing : notre réponse

Les ÉTUDES CARMÉLITAINES paraissent en Avril et en Octobre. Souscription aux deux volumes : 25 fr. France et Belgique. — Etranger : 35 fr. — Le volume séparé : 15 fr.

PAPIER ROCHER. Décors & Accessoires Théâtres — Fêtes Kermesses

PAPIER FORT le rouleau de 10 m. × 1 m. 20 : 14 fr.
» EN TOILE les 10 m.² en 1 m., 1 m. 20, 1 m. 40 : 29 fr.
Fonds de Crèches, pap. en toile 1 m. 20 × 1 m. : 19 fr

Etabts André FALLON, Ligny-en-Barrois (Meuse).

DEMANDER NOS TARIFS

PÉTROLE - AIL - ESCARGOT

Les cures remarquables du DIABÈTE par le pétrole ; de l'ARTERIOSCLÉROSE par l'ail ; de la TUBERCULOSE par l'escargot, retiennent actuellement l'attention du corps médical. L'exposé de ces méthodes est adressé gratis par les Laboratoires des Phocéens, NICE (Alpes-Maritimes). Remise 30 % à MM. les Membres du Clergé.

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

GEORGES JANIN

Artiste-Peintre-Verrier - Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.

Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835.

12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)

ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE

Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées, Restauration de verrières anciennes, armoiries.

LIBRAIRIE PARIS-ROME, Ste An. 57-70, rue de Rennes. PARIS (VIe)

Dépôt central des Editions de l'Abbaye de Saint-André. Missels et publications de D. Lefebvre. Projecteur « CINESCOPE » et 3500 films fixes.
Catalogue n° 10 gratis.

Contre le FROID, la mauvaise saison, les intempéries,

Munissez-vous du « sursoutane » fourré, se mettant et s'enlevant aisément, étudié et créé spécialement pour Messieurs les Membres du Clergé. Chaudement enveloppé, bien protégé par ce bouclier vigilant, simple, pratique et hygiénique, à toute heure, par tous les temps, vous pourrez vous déplacer pour l'accomplissement des devoirs du sacerdoce, bravant impunément toutes les intempéries. Sans aucun engagement de votre part, demandez l'envoi de la notice illustrée et gratuite

AU CHAT DES ALPES, à Voiron (Isère).

Cinéma Projection fixe

La Cinémathèque Sainte-Thérèse
12, rue Denis-Papin, à Angers — R. C. 119-39

Vente d'appareils — Baby - Pathé-Lux - Type B.

Location de films Baby — Choix - Qualité - Conditions

GABRIEL BEAUCHESNE & SES FILS, EDITEURS

R. C. Seine 233.222 B | RUE DE RENNES, 117. — PARIS. | Tél. Littré 80-28

COMMISSION — ATELIER DE RELIURE

Léonce de GRANDMAISON, S. J.

Écrits Spirituels

Publiés par Madame Daniélou

I. — Conférences **(Rappel).**

5e *édition*. 1 vol. in-8 cour. (XVI-320 p.) 20 fr. »»
franco . . . . 22 fr. »»

II. — Retraites **(vient de paraître).**

1 vol. in-8 cour. (x-316 p) 20 fr.; *franco* 22 fr. »»

III. — Dernières retraites et triduums **(paraîtra fin novembre).**

1 vol in-8 cour. (x-320 p) 20 fr.; *franco* 22 fr. »»

Les tomes II et III des **Ecrits spirituels** contiennent des Retraites et Triduums prêchés par le P. Léonce de Grandmaison. Certaines de ces retraites empruntent le cadre des **Exercices** de Saint Ignace, d'autres ont un plan libre, tel que « la vie chrétienne d'après Saint Paul », « l'initiation à une vie apostolique », « la purification de l'âme d'après les Prophètes et Saint Jean de la Croix ». Toutes portent la marque propre du P. de Grandmaison : une éloquence émouvante et sobre, fondée sur une connaissance pénétrante du cœur humain, une grande maîtrise de la Sainte Ecriture, une sensibilité personnelle d'une rare distinction.

Ces volumes constituent une lecture spirituelle de qualité très haute, mais surtout ils sont destinés à ceux, prêtres, religieux ou laïques fervents, qui font seuls leur retraite. Ils y trouveront à côté des méditations proprement dites des indications de lectures et des **notes** très pratiques.

Prima Lineamenta
Tractatus Dogmatici

DE DEO TRINO

Quem in Instituto Catholico Parisiensi habebat

ADHÉMAR D'ALÈS
Sacræ theologiæ lector

1 vol. in-8 carré (XIX-316 p), 40 fr.; *franco* 44 fr.

Ce traité **De Deo Trino** ne fait double emploi avec aucun des traités publiés sous le même titre jusqu'à ce jour.

Travail de première main, à partir de l'Ecriture et des Pères, il forme la préface naturelle du traité **De Verbo incarnato** publié par le même auteur il y a quatre ans, et s'adresse principalement aux professeurs et aux étudiants désireux d'approfondir la théologie de la Trinité. Mis au courant de la plus récente littérature par un enseignement plusieurs fois renouvelé à l'Institut catholique de Paris, il renferme une mine très précieuse de renseignements jamais encore réunis et fournit sur tous les points essentiels une orientation sûre.

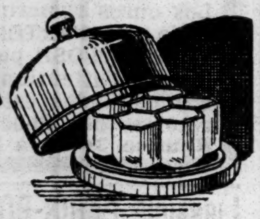
Réimpression Un Newman Russe

VLADIMIR SOLOVIEV
1853-1900

par **Monseigneur d'Herbigny,**
Evêque titulaire d'Ilion.

2e *édition*. 1 vol. in-8 couronne (XVI-336 p.) avec portrait, 16 fr.; *franco* . . . . . . 17 fr. 60

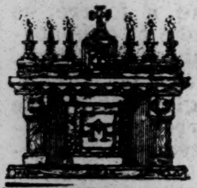
FAITES VOUS-MEME VOTRE YAOURT
AU PRIX DU LAIT AVEC
YALACTA



« Le gardien de votre santé »

NOTICE SUR DEMANDE ADRESSÉE À
YALACTA. SERVICE CL. 19. AVENUE TRUDAINE. PARIS

ORGUES de tous systèmes, **HARMONIUMS**, spécialité de souffleries électriques.
Construction - Réparation - Transformation. — Michel Merklin et Kuhn, 11, rue Vendôme, Lyon. V. page 172 couv. *Ami* du 7 juillet.



FABRIQUE DE
MOBILIER D'EGLISE
Maison entièrement spécialisée
fondée en 1875
C. LENCLOS, r. de la gare, BEUVRY (P.-de-C.).
Prix défiant toute concurrence

VINS DE MESSE

La première œuvre fondée à GAILLAC en 1907, par M. Elie Bertrand, avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque d'Albi.

Contrôlée par M. le Chanoine Goffre, archiprêtre de Gaillac, et M. le Chanoine Prat, directeur de l'Ecole de Sarlat (Dordogne).

Vins strictement conformes aux règles canoniques, avec certificat de pureté.

S'adresser à MM. Elie et Pierre BERTRAND, père et fils. prop.-viticulteurs, 10, r. Ancien-Collège, Gaillac (Tarn).

PRACA

POÊLE À CIRCULATION ET PULSION D'AIR CHAUD.

Spécialement étudié pour le chauffage rationnel et économique des Eglises et de tous autres grands locaux.

PLUSIEURS MILLIERS DE "PRACA" SONT EN SERVICE.
Catalogue et références franco sur demande et sans aucun engagement.

ETABLISSEMENTS G. POGGIO-NOVO.
3bis. BOULEVARD SALY
VALENCIENNES.

Remise spéciale à MM les Ecclésiastiques se recommandant de l'*Ami du Clergé*
FACILITÉS DE PAIEMENT SUR DEMANDE.

Ami du Clergé du 15 novembre 1934

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de sainte Cécile. — Un modèle de foi, 609.
Pour la fête de sainte Catherine. — Contre les feuilletons et les romans, 611.
Pour la fête de sainte Barbe. — Quelques leçons de sa vie, 613.
Les Litanies du Sacré-Cœur. — XXIX. *27e Invocation :* Cœur de Jésus, source de toute consolation, 614.
Entretiens sur le Discours après la Cène. — X. Prière du Christ, Fils de Dieu et Souverain Prêtre, pour la formation et l'unité de son Eglise, 617.
Explication du Catéchisme. — *37e Leçon :* Les vices et les vertus, 621.

POUR LA FÊTE DE SAINTE CÉCILE

(22 novembre)

UN MODÈLE DE FOI

Mes frères,

Sainte Cécile fut-elle la musicienne que l'on prétend ? Je l'ignore, et il semble bien que ce titre qu'on lui décerne communément soit le résultat d'une fausse interprétation donnée à une antienne de son office. Mais ce qui est certain, c'est que la prière incessante qui montait de son âme vers Dieu le réjouissait comme le concert le plus harmonieux, et en ce sens il est exact de dire : « *Cantantibus organis, Cœcilia Domino decantabat.* Mêlant sa voix au son des instruments, Cécile chantait un cantique au Seigneur. » Ce qui est certain encore, c'est que sainte Cécile possède, à notre admiration et à nos louanges, des titres bien supérieurs à tous ceux qu'auraient pu lui donner les talents artistiques les plus raffinés : je veux parler de ses vertus, dont l'ensemble présente à la fois les caractères de la grâce et de la force, d'une exquise sensibilité jointe à une vaillance indomptable. Entre toutes, je m'attacherai à sa foi, pour vous montrer celle-ci triomphante au moment du mariage de notre sainte avec Valérien et à l'heure de son martyre.

I

De bonne heure, sainte Cécile a été conquise à l'amour du Christ. Elle a résolu de n'appartenir qu'à lui et dans ce but elle a fait vœu de virginité.

Mais voici bientôt que sa constance est soumise à une rude épreuve : un jour ses parents lui apprennent qu'elle est destinée à devenir l'épouse du noble patricien Valérien.

C'est pour elle un coup de foudre. En vain multiplie-t-elle les supplications, en vain tente-t-elle, par ses larmes, de faire changer la décision prise à son égard. Ses parents sont trop pénétrés des préjugés mondains pour comprendre la beauté de la chasteté parfaite ; l'alliance qu'ils projettent leur offre trop de perspectives flatteuses pour qu'ils acceptent d'y renoncer ; enfin, dans les mœurs d'alors, les désirs des jeunes filles comptent pour rien, en matière de mariage, en face de la volonté paternelle. Ses parents lui opposent donc un refus absolu et sans plus tarder entreprennent les préparatifs de la cérémonie nuptiale.

Sans appui du côté des hommes, la jeune chrétienne ne pouvait plus attendre de secours que du ciel. Animée de cette foi vive qui transporte les montagnes, remplie d'une confiance sans bornes envers le Dieu qui calme les tempêtes et sans la permission de qui pas un seul cheveu ne tombe de notre tête, elle recourut à la prière. Elle y joignit des pénitences extraordinaires, car extraordinaire était le secours qu'elle attendait du ciel.

Elle ne tarda pas à recevoir d'en-haut la consolation. Elle comprit que le Christ, qui la voulait pour épouse, serait assez fort pour la protéger et saurait bien trouver le moyen de préserver sa virginité des moindres atteintes. Dieu qui autrefois avait changé les dispositions d'Assuérus en faveur d'Esther, était capable, maintenant encore, d'agir aussi efficacement sur le cœur de Valérien.

Le jour des noces arriva. Conformément à l'usage, un somptueux banquet avait été préparé. On y avait déployé cette prodigalité effrénée qui caractérisait les repas des anciens Romains, depuis le moment où, après avoir vaincu l'Asie, ils avaient rapporté chez eux tous les excès du luxe oriental. Tout ce que la ville comptait de noble y avait été convié et rien ne dut être épargné, par les deux opulentes familles, pour que le festin fût digne des illustres convives qui viendraient s'y asseoir.

A côté de Valérien, Cécile présidait cette fête organisée en son honneur. Mais son âme en était absente. Voyant approcher l'heure d'une lutte décisive, elle élevait pendant ce temps son cœur à Dieu et redoublait de supplications. Les réjouissances bruyantes auxquelles on se livrait autour d'elle, les symphonies qui retentissaient à ses oreilles, elle en détournait son attention ou n'y arrêtait sa pensée que pour en mesurer la vanité. Non, rien de ce qu'estime le monde ne pouvait la fasciner par ses faux attraits ; elle voulait être à Dieu et elle lui protestait qu'elle était prête à tout braver plutôt que de manquer à ses engagements.

Ainsi préparée, ainsi revêtue d'une force divine, elle pouvait dès lors manifester hardiment ses aspirations à celui qui se regardait comme son époux et sa parole aurait quelque chose de la puissance qui terrassa les bourreaux de Jésus au jardin de Gethsémani. Restée seule avec Valérien, Cécile ne craignit pas de lui dévoiler qu'elle était l'épouse du Christ et qu'elle n'appartiendrait jamais à une créature. Bien plus, pour prévenir toute tentative contraire de sa part, elle le menaça, au cas où il voudrait la toucher, d'un terrible châtiment que lui infligerait l'ange chargé de veiller sur elle.

On juge de la stupéfaction que ressentit le jeune païen sensuel, en entendant ce langage si nouveau pour lui et qui mettait obstacle à ses désirs impétueux. Mais tout lui en imposait dans la vierge chrétienne : son attitude résolue, son regard céleste, l'atmosphère de pureté qui rayonnait autour d'elle, par-dessus tout l'effroi mystérieux qui saisit tout homme devant une manifestation du surnaturel. Il s'arrête donc, interdit ; il demande des explications ; il veut voir cet ange dont Cécile lui a parlé. Bientôt, docile, il va se

faire instruire de notre sainte religion et recevra le baptême avec son frère Tiburce. S'il ne peut être l'époux de la jeune fille, il aura du moins la consolation d'être son frère dans la foi et de lui devoir sa régénération spirituelle, en attendant de lui être uni dans le ciel par la gloire d'un semblable martyre.

Admirons, m. f., la conduite de la Providence. Nous avons là un exemple frappant de la manière dont Dieu permet le mal pour en tirer un plus grand bien. Il aurait parfaitement pu diriger les événements de manière à laisser sainte Cécile mener en paix une vie conforme à ses désirs. Au contraire, il lui envoie momentanément l'épreuve, la tristesse. Mais en revanche quelle riche moisson de vertus ! C'est d'abord la constance héroïque de la sainte qu'il nous est donné de contempler, c'est ensuite le secours miraculeux accordé à la prière fervente et confiante et qui manifeste avec éclat la puissance divine ; c'est enfin la conversion d'une noble famille païenne et de tous ceux qu'un tel exemple devait entraîner. Cessons donc de murmurer si tout n'arrive pas conformément à nos souhaits et faisons crédit à Dieu.

Nous avons une seconde leçon à tirer de cet épisode. Il ne faut pas nous exposer témérairement au danger : c'est pourquoi sainte Cécile s'efforça d'éviter le mariage qu'on lui imposait. Mais si, par nécessité, par devoir d'état, par suite de circonstances indépendantes de notre volonté, le péril nous menace, ne perdons pas courage : Dieu se doit de nous venir en aide. Toutefois, même en ce cas, imitons notre sainte : ne nous laissons pas envahir par la dissipation mondaine, tenons-nous dans le recueillement, faisons dans l'intime de notre âme un sanctuaire où nous nous renfermerons pour converser avec Dieu. A ce prix la victoire contre tous les ennemis de notre salut nous est acquise.

II

La foi de Cécile venait de remporter un éclatant succès : non seulement elle lui avait conservé sa pureté, mais elle avait encore acquis au Christ de nouveaux disciples. Il lui restait pourtant un autre combat à livrer; elle devait affronter les tourments et la mort.

Les glorieuses conquêtes de la jeune fille devaient nécessairement appeler sur elle les regards des persécuteurs, à la tête desquels se trouvait Almachius, préfet de Rome. Celui-ci la fit arrêter comme ayant transgressé les lois religieuses de l'empire et se prépara à suivre contre elle une procédure qui justifierait aux yeux du public la sentence de mort qu'il avait résolu de prononcer.

Elle arriva, conduite par des soldats, devant le tribunal de ce juge inique. Elle s'y présenta avec cette pudeur simple et touchante qui n'abandonne jamais une vierge chrétienne, mais aussi avec toute la dignité que comportait son rang et toute l'assurance que lui donnait son absolue confiance en Dieu.

Un long interrogatoire commença alors. Nous n'en possédons pas la teneur exacte, mais il est probable que le préfet essaya par tous les moyens d'amener Cécile à sacrifier aux idoles. Il dut avoir recours aux arguments les plus divers : tantôt qualifiant avec mépris une religion dont le fondateur était un juif crucifié ; tantôt faisant valoir la jeunesse, la beauté, la richesse de l'accusée, l'exhortant à ne pas renoncer à tous ces biens dont elle était favorisée et à tous ceux qu'elle pouvait espérer ; tantôt menaçant et dévoilant la perspective des plus cruels tourments, devant lesquels devait frémir la délicatesse féminine. Ses efforts furent inutiles. Sainte Cécile leur opposait invariablement la fermeté et la sagesse que l'Esprit-Saint lui communiquait en abondance, et Almachius se sentait à la fois humilié et irrité d'être vaincu par une si frêle jeune fille.

L'issue du procès ne pouvait faire de doute : Cécile fut condamnée à mort, et le genre de supplice qui lui fut réservé fut celui qu'on employait quand il s'agissait de dames de qualité : le supplice du bain. Il consistait à enfermer le condamné dans une étuve, sous le pavé de laquelle on entretenait un feu ardent et où on faisait arriver des tourbillons de vapeur. La victime, suffoquée, expirait bientôt sur la dalle brûlante.

Notre sainte, toutefois, devait sortir indemne de cette fournaise, tout comme autrefois les trois jeunes hébreux de Babylone. Plus les ministres d'Almachius faisaient d'efforts pour activer le feu qu'ils avaient allumé, plus le Maître des éléments se plaisait à tempérer la chaleur qui se répandait dans la salle. Elle ne cessa de respirer un air aussi agréable que si elle se fût trouvée sous un frais ombrage, si bien qu'après un jour et une nuit ses bourreaux, qui comptaient ne plus trouver d'elle que son corps à demi calciné, la virent avec stupeur pleine de vie.

On comprend quel dut être l'étonnement du préfet de Rome, quand ceux qu'il avait chargés d'exécuter la sentence de mort vinrent lui raconter le miracle dont ils venaient d'être les témoins. La loyauté lui faisait un devoir de reconnaître dans ce fait l'intervention d'une puissance surhumaine. Mais son orgueil ne put se résoudre à céder devant l'évidence ; il préféra y voir l'effet d'une incantation magique et il envoya un licteur décapiter la condamnée. Celle-ci se trouvait toujours dans sa maison. Elle apprit sans faiblir le nouveau tourment qu'elle aurait à subir et se prépara joyeusement à la mort. Par trois fois le soldat la frappa du glaive, lui pratiquant de profondes entailles sur la nuque, sans lui trancher complètement la tête, puis il la laissa baignée dans son sang, mais toujours vivante. La martyre profita de ce répit pour achever de régler ses affaires ; elle distribua ses biens aux pauvres, puis elle s'endormit dans le Seigneur et alla recevoir au ciel la couronne des vaillants athlètes du Christ.

Ainsi en peu d'années elle avait achevé sa course ; elle avait combattu et triomphé. En vain les forces du monde et de l'enfer s'étaient liguées contre sa vertu et contre sa foi. Avec la grâce de Dieu elle avait déjoué toutes leurs tentatives. Maintenant elle règne à jamais et se trouve au rang des vierges qui suivent partout l'Agneau.

Selon toute vraisemblance, une destinée semblable à la sienne ne nous est pas réservée. Nous sommes appelés à cheminer par la voie des commandements plutôt que par celle des conseils évangéliques. Nous pouvons aussi conjecturer — encore que chaque époque ait ses martyrs, l'Espagne aujourd'hui en est la preuve — que nous n'aurons pas à rendre hommage à Dieu au prix de notre sang. Mais partout où nous serons, dans

le monde comme dans le cloître, dans la paix comme dans la persécution, nous devons être prêts à remplir notre devoir, tout notre devoir, si rigoureuses qu'en soient les exigences. Un seul jour a suffi aux martyrs pour vaincre; pour nous, c'est peut-être pendant toute une vie qu'il nous faudra recommencer les mêmes efforts patients et obscurs pour demeurer fidèles. Prenons courage, car notre récompense sera la même que la leur.

* *

Bien surprenant fut le sort des restes de sainte Cécile. Son corps, d'abord enterré aux Catacombes de S. Calixte, fut retrouvé intact par le pape Pascal, en 822, et rapporté dans l'église bâtie sur l'emplacement de la maison de la sainte. Près de huit siècles après, en 1599, le cardinal Sfondrate, désireux d'embellir cette même église, y entreprit des travaux qui mirent à jour de nouveau la précieuse relique. Le temps l'avait épargnée. On vit avec émotion sainte Cécile, dans l'attitude où la mort l'avait surprise, revêtue de ses habits, couchée sur le côté droit, le visage tourné vers la terre et presque entièrement recouvert d'un voile. Avant de la renfermer dans son tombeau, qui n'a plus été ouvert depuis cette date, on voulut graver son image sur la pierre et vous l'avez déjà certainement contemplée, telle que l'a représentée le ciseau du célèbre sculpteur Maderno, telle qu'elle apparut aux princes de l'Eglise il y a plus de quatre cents ans.

Ce prodige de conservation a sa raison d'être. Dieu a voulu récompenser sa servante, qui lui avait livré son corps intact, en le préservant à son tour contre les forces de corruption. Il a voulu aussi attirer notre attention sur elle et nous la proposer avec insistance comme un modèle. Nous entrons donc dans les intentions de Dieu en rendant, comme nous le faisons aujourd'hui, un culte spécial à sainte Cécile. Faisons mieux encore : imitons-la, chacun selon notre condition, et si, comme elle, nous gardons notre cœur sans tache, nous ne serons point confondus au jour du jugement : *Fiat cor meum immaculatum in justificationibus tuis, ut non confundar*. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINTE CATHERINE

CONTRE LES FEUILLETONS ET LES ROMANS

Hœc est virgo sapiens.
Sainte Catherine fut une vierge sage.
(Office des vêpres).

Mes frères,

La meilleure manière d'honorer les saints, c'est d'unir au témoignage habituel de notre respect et de notre confiance l'imitation de quelqu'une de leurs vertus. Si on cherche bien dans la vie d'un saint, on y découvre toujours une vertu particulière qui fut la cause de ses progrès dans le bien, la cause de sa puissance devant Dieu et de son influence salutaire parmi les hommes. A chacun de nous de voir ce que son âge et sa condition trouvent à imiter dans la vie et les vertus de ce saint, de cette sainte.

Pour le plus grand bien des jeunes filles de la paroisse, nous allons rechercher dans la jeunesse de sainte Catherine, leur Patronne, une leçon de sagesse.

I

Sainte Catherine, née à Alexandrie, de parents idolâtres, descendait de l'une des plus nobles familles de la grande cité. Douée d'un esprit solide et brillant, elle reçut une éducation cultivée, conforme à son rang. La lecture et l'étude avaient pour elle tant d'attraits qu'avant l'âge de 20 ans, elle connaissait plusieurs langues savantes, elle excellait dans la littérature et possédait à fond la philosophie et la théologie.

Au cours de ses études, la noble enfant eut, pendant son sommeil, une vision mystérieuse, dans laquelle la T. S. Vierge la présentait à son divin Fils; mais celui-ci détourna d'elle ses regards, parce qu'elle n'était point régénérée dans le baptême. A son réveil, faisant réflexion sur ce qui lui manquait pour plaire à cet aimable Sauveur, la jeune fille sollicita sans retard la grâce du baptême, et elle le reçut sur-le-champ.

Peu après, Jésus lui apparut de nouveau. Mais cette fois il lui donna mille témoignages de bienveillance et d'amitié; bien plus, il l'admit non seulement au nombre de ses servantes, comme elle en sollicitait la faveur, mais au nombre de ses épouses; et, comme témoignage de cette divine alliance, il lui mit au doigt un anneau miraculeux qu'elle trouva et reconnut effectivement à son réveil.

Dès ce jour, sainte Catherine mit ses lectures et ses études au service de Dieu, et elle devint une fille de plus en plus vertueuse et sage; mieux que cela, elle devint un apôtre qui, par ses discours et ses exemples, répandait la connaissance et la bonne odeur de Jésus-Christ et faisait aimer notre sainte religion. Bientôt elle était mûre pour le ciel; et la mort, la mort glorieuse des martyrs, lui en ouvrit les portes.

Telle est, en deux mots, la vie admirable de sainte Catherine, Patronne des jeunes filles... Mais qu'y a-t-il de commun entre les jeunes filles qui m'entendent et sainte Catherine ? En quoi peuvent elles l'imiter ? Je ne crois pas me tromper en relevant, dans la vie de la sainte et dans la vie de beaucoup de ses protégées, un goût qui leur est commun, mais qui produit des résultats tout opposés. Ce goût commun, c'est celui de la lecture. Il fut pour sainte Catherine la source du savoir sérieux et de la vertu, tandis que chez les jeunes filles la lecture est la source, trop souvent, de la frivolité, de l'indévotion et du vice.

Que sainte Catherine ait cherché et trouvé dans ses lectures science et vertu, cela ressort de la sagesse de sa vie et du grand nombre d'âmes qu'elle gagnait à Dieu.

Que les jeunes filles et les femmes liseuses ne trouvent dans leurs lectures que légèreté d'esprit, dégoût du travail et de la religion, cela ressort de leur langage et de leur conduite.

Et vous allez comprendre pourquoi.

Sainte Catherine lisait, étudiait pour s'instruire et, en particulier, pour acquérir sur Dieu, sur le chrétien, sur ses immortelles destinées, sur les moyens d'y parvenir, des connaissances pratiques qui fortifiaient son cœur contre les séductions du monde et les révoltes des passions, qui enflammaient son âme de courage et d'ardeur pour l'obéissance, le devoir et la vertu.

Les liseuses de profession, parmi nous, lisent non point pour s'instruire, non point pour devenir meilleures, mais uniquement par curiosité, par amusement... Et que lisent-elles ? Des romans légers, ou les feuilletons passionnels qui traînent au bas de certains journaux, que la poste sert à leurs abonnés, ou que l'on colporte à domicile plusieurs fois la semaine, ou que l'on se procure au dépôt.

Or, m. f., si le journal qui attaque par tous les moyens possibles les grandes bases de la société : la religion, la famille, l'autorité, la propriété, ou l'une ou l'autre de ces bases, est un mauvais journal, celui-là aussi est un journal mauvais, très mauvais, qui ne craint pas de publier dans ses colonnes des feuilletons légers, pernicieux, des histoires grivoises, scandaleuses même, capables de jeter de mauvaises impressions dans l'âme des jeunes gens ou des jeunes filles.

Ce journal, pères et mères de famille doivent le proscrire impitoyablement de leurs foyers, s'ils veulent ne pas manquer au plus sacré de leurs devoirs !

II

S'il se trouvait ici quelque défenseur des livres et des journaux que je condamne au nom de la religion et des bonnes mœurs ; si quelqu'un disait : « Moi, je ne vois point de mal à ces lectures que vous dites si dangereuses, » je lui répondrais :

« Vous n'êtes point sincère ! » Il y a quelques années, une dame respectable me disait : « J'ai lu beaucoup dans ma jeunesse, surtout ces romans que le monde appelle « honnêtes. » Hé bien ! ils m'ont fait beaucoup de mal. Car ils vous peignent des situations si heureuses, ils vous transportent dans un monde si peu fait pour vous, ils excitent en vous des illusions et des désirs de bonheur si irréalisables, ils exaltent si violemment l'imagination, que, la lecture finie, lorsque, revenue à la réalité, vous vous retrouvez en face de votre sort tout modeste, obligée de gagner péniblement votre vie, les travaux du ménage vous pèsent, vous chagrinent, et votre aiguille s'arrête dans vos mains rêveuses et dégoûtées. »

Voilà un langage sincère ! Oui, ces feuilletons soi-disant honnêtes produisent des résultats malhonnêtes. Leurs auteurs sont ce qu'on a appelés dans ces derniers temps « de vrais bandits de la plume ! » Ils ne vous dépouillent pas de votre bourse, mais ils vous prennent ce qui vaut mieux : vos sentiments sérieux et honnêtes, vos idées vraies de la vie, vos goûts simples et modestes, l'amour du travail et de votre condition. En un mot, après vous avoir illusionnées, amusées et trompées, ils vous laissent sans principes, sans force, sans courage, sans vertu pour les luttes de la vie !

Je réponds en second lieu à cette excuse : « Je ne trouve point de mal dans ces lectures, » qu'il y a, au contraire, dans ces romans, dans ces feuilletons, un grand mal, une conspiration contre Dieu !

Son nom n'y est point prononcé, son action bienfaisante ne s'y fait point sentir, elle n'inspire ni les sentiments ni la résolution des personnages mis en scène. Ou si quelquefois on se surprend à parler de lui, en racontant quelque situation malheureuse, c'est sans amour, sans conviction. On le représente alors comme un être vague, impersonnel, inspiré tantôt par un esprit d'implacable vengeance, tantôt par une indulgence sans limites, ou par une faiblesse qui, sous couleur de miséricorde, autorise tous les désordres, sourit à toutes les défaillances !

Un nom surtout que vous ne lisez jamais dans ces romans, dans ces feuilletons, un nom qui en est exclu par système, c'est le nom adorable de N.-S. Jésus-Christ. Ou s'il y paraît, c'est blasphémé, déshonoré, travesti, dépouillé de son caractère de Rédempteur, découronné de son auréole divine !

Hé quoi ! vous croyez en Dieu, et vous lisez des ouvrages d'où il est chassé ! Vous aimez Jésus-Christ comme votre Sauveur et votre Dieu, une des joies de votre vie, c'est de le recevoir dans votre cœur et de lui dire : « Vous êtes mon Dieu, mon seul Maître, mon meilleur ami, » et vous vous plaisez à la lecture de ces feuilles qui le méconnaissent, qui le repoussent, et qui nient son autorité et la puissance de sa grâce !

Mais savez-vous le but hypocrite et impie de ce silence sur Jésus-Christ et sa Rédemption, de cette absence de Dieu et de sa Providence dans la vie, la prospérité et les revers des individus, des familles et des peuples ? C'est d'exalter l'homme au mépris de Dieu et de Jésus-Christ, c'est de glorifier la force et l'intelligence de l'homme assez habile pour se suffire à lui-même et se passer de Dieu ; c'est de faire croire au lecteur dévoyé qu'il ne sert à rien de prier Dieu, de tenir compte de ses commandements, en un mot, qu'il peut se passer de religion !

Voilà comment ces lectures que vous dites « inoffensives » démolissent, dans les âmes, la foi en Dieu et en Jésus-Christ, l'espérance d'une autre vie, le respect et l'amour de la religion, ces trois vertus si laborieusement acquises pendant les années de votre éducation chrétienne.

Est-ce tout ? Non, m. f., à cette excuse mensongère : « Je n'y vois point de mal ! » je réponds en troisième lieu que les ravages de ces lectures ne se bornent point là. La passion de la lecture conduit ordinairement à la passion du plaisir. On a voulu tout lire, on veut voir ensuite et vivre ce qu'on a lu... Alors, c'est la porte ouverte non plus seulement aux imaginations coupables, aux pensées et aux désirs obscènes, mais au vice lui-même... Adieu vertu ! adieu bonheur ! Le fruit défendu, quand on l'a goûté, ne tient plus les yeux ouverts que sur le mal. Le bien et la vertu sont alors sans attraits ; au plaisir mauvais seul on trouve des charmes.

C'est ce qui faisait dire un jour ces paroles sévères, mais justes : « Il y a dans certains journaux des écrivains auprès desquels les condamnés des cours d'assises pour attentat aux mœurs sont d'honnêtes gens ! »

Les bonnes lectures ont fait de sainte Catherine une vierge sage, plus riche par ses vertus que par sa brillante fortune, grande devant Dieu et devant les hommes. Tant il est vrai que le choix des lectures, comme le choix des compagnies, est de la plus haute importance pour l'avenir des enfants et que les parents ne sauraient y veiller avec trop de soin.

Par contre, les mauvaises lectures dépravent la jeunesse, jusqu'à vicier tout en elle : l'esprit, le cœur, l'âme, le caractère. Aussi en est-on venu à

dire des romans qu'ils sont l'école où la jeunesse se démoralise et apprend l'irréligion et le vice. Et quand la foi et la vertu d'un jeune homme, d'une jeune fille ont fait naufrage, s'ils n'ont le courage et la grâce de se relever promptement, que peut-on humainement espérer de leur éternité ?

Aussi laissez-moi donc vous prier d'entendre et de bien retenir ces graves paroles de Léon XIII, du pape infaillible : « Les catholiques n'ont pas le droit, dit-il, de soutenir la mauvaise presse, en lui accordant l'impôt du sou quotidien ou du sou hebdomadaire. Un chrétien n'a pas le droit d'acheter un mauvais journal, à plus forte raison de s'y abonner, parce qu'on n'a pas le droit de s'empoisonner l'âme non plus que le corps. » Daigne donc sainte Catherine, pour l'amour de la vérité et de la vertu, faire de nous tous, sans exception, des partisans résolus et fidèles des bonnes lectures. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINTE BARBE

(4 décembre)

QUELQUES LEÇONS DE SA VIE

Mes frères,

Il existe au Vatican, dans les salles Borgia, une magnifique fresque due au pinceau du célèbre Pinturicchio et qui représente la fuite et le martyre de sainte Barbe. Celle que vous honorez comme votre patronne aurait été mise à mort par son propre père, Dioscore, à Nicomédie, après avoir été enfermée dans une tour d'où elle parvint à s'échapper. Ce martyre ne serait qu'un épisode de la lutte sanglante du paganisme contre le christianisme naissant.

La tour qui figure sur la fresque du Pinturicchio semble toutefois n'avoir qu'un rapport assez lointain avec les professions qui se réclament du patronage de sainte Barbe. Les mineurs, les pompiers et les artilleurs qui l'invoquent revendiquent en faveur de leur tradition une autre légende qui explique mieux leur choix. Je vais vous en rappeler les grandes lignes, sans oser cependant vous en garantir la parfaite authenticité. Quoi qu'il en soit, il me sera permis d'interpréter votre confiance en vous donnant quelques avis pratiques intéressant spécialement les membres de vos corporations.

I

Sainte Barbe serait une contemporaine de S. Augustin. Née à Hippone, dont il était évêque, elle aurait eu pour père un centurion en retraite, nommé Alype, qui avait servi pendant de longues années en Orient. Ce vieux soldat s'intéressait à l'étude de la mécanique et de la chimie. Peut-être le goût de cette dernière science lui avait-il été donné par un fakir rencontré en Orient et qui, si l'on en croit la légende, lui aurait révélé de merveilleux secrets sur l'emploi du naphte et du salpêtre et lui aurait appris la préparation des feux de bengale.

Libéré du service militaire, marié et devenu père d'un fille charmante et fort intelligente, Alype apporta tous ses soins à l'éducation de son enfant. Il aimait à l'introduire dans son laboratoire et avec elle il se livrait à de nombreuses expériences. Un jour ils découvrirent un mélange explosif d'une grande puissance. Entre temps l'enfant grandissait et bientôt de nombreux prétendants sollicitèrent sa main. Mais la jeune fille, qui lisait assidument les œuvres de l'évêque d'Hippone, se sentait appelée à une vie plus haute. Elle repoussa toutes les demandes et alla se consacrer au Seigneur dans le monastère de sainte Perpétue, fondé par S. Augustin.

Un jour de l'été de l'année 430, les Vandales arrivèrent et, après avoir saccagé les environs, mirent le siège devant Hippone. Les cadavres d'hommes et d'animaux qu'ils avaient entassés autour de la ville ne tardèrent pas à répandre la peste. Alype s'en fut au monastère chercher sa fille pour lui demander de collaborer avec lui à la défense de la ville menacée. Quelques jours après, le vieux centurion était frappé mortellement par une flèche ennemie.

La jeune vierge continua les travaux commencés avec son père. Le plus pressant était de détruire les cadavres qui empoisonnaient l'air. Ayant fait apporter un grand nombre d'amphores contenant une substance mystérieuse, elle ordonna de les renverser dans les fossés. Un vaste incendie se déclara qui détruisit les corps en putréfaction et assainit l'atmosphère. Alors les Vandales creusèrent des sapes et des tranchées, organisèrent des chemins couverts, firent sauter des mines, tentèrent des escalades. Mais tous ces travaux qui exigent la faveur des ténèbres étaient sans cesse entravés par l'ingéniosité de Barbe, qui lançait des feux de bengale pour éclairer la nuit et déjouer les entreprises de l'ennemi. De plus, à l'aide d'appareils balistiques que ses connaissances en mécanique lui avaient permis de faire construire, elle projetait sur les assiégeants des globes enflammés.

La mort de l'évêque, S. Augustin, augmenta encore la détresse des habitants et, malgré la courageuse résistance de tous, la ville finit par tomber le 25 août 431, après quatorze mois de siège. On devine ce que fut l'entrée des barbares dans la place. Pillages, massacres, dévastations la réduisirent bientôt à l'état de ruine. Sainte Barbe s'était réfugiée avec quelques chrétiennes dans son monastère. Les barricades organisées ne résistèrent pas longtemps. Réfugiées autour de Barbe dans l'église du couvent, les assiégées attendaient en prière l'arrivée des Vandales. Elles ne devaient pas tomber vivantes entre leurs mains. Barbe avait fait entasser dans les souterrains une énorme quantité de cette substance explosive qu'elle avait découverte avec son père et à un signal de sa main tout l'édifice sauta, ensevelissant assiégeants et assiégées sous ses ruines. La sainte et ses compagnes échappaient ainsi aux outrages auxquels les Vandales avaient l'habitude de se livrer en pays conquis.

Vous comprenez maintenant pourquoi c'est une humble vierge qui a été choisie comme patronne par tous ceux qui utilisent la poudre ou qui combattent le feu. Dès 1529, on trouve le nom de sainte Barbe dans une ordonnance relative aux milices de Florence. En 1594, Clément VIII institua sous son vocable une école de bombardiers. Chaque année, le 4 septembre, la garnison du fort Saint-Ange se réunissait à l'église de Sainte-Marie-Transpontine pour y faire ses dévotions, puis de là se ren-

dait au Vatican pour y recevoir la bénédiction du Pape. Dans la soirée elle tirait sur la place Saint-Pierre des salves d'artillerie et de mousqueterie. L'église de Sainte-Marie-Transpontine dut être déplacée ; mais dans la nouvelle église sainte Barbe conserva sa chapelle qui fut longtemps le siège de la confrérie des artilleurs.

II

De cette vie se dégagent des leçons de courage, de dévouement et d'abnégation, vertus que réclament aussi les corporations auxquelles vous appartenez. Qu'il s'agisse de la vie militaire dans l'arme de l'artillerie, de celle du sapeur-pompier appelé à combattre les sinistres, ou de celle du mineur particulièrement pénible, je puis affirmer que tous vous avez besoin de ces vertus. Elles sont l'épanouissement des natures généreuses qui, loin de se replier dans un égoïsme intéressé, ne demandent qu'à servir. Le devoir qu'elles commandent est un devoir difficile, parce que souvent dangereux ; mais elles trouvent dans ce danger même, tout au moins dans cette difficulté, le stimulant qui les excite. En s'initiant auprès de son père à l'étude de la mécanique et de la chimie, sainte Barbe ne pensait pas qu'elle aurait à utiliser un jour ses connaissances en des circonstances tragiques. N'importe ; le moment venu, elle sut être à la hauteur de sa tâche. L'exemple de l'héroïque jeune fille est bien capable de vous inspirer à vous aussi le courage que peuvent réclamer vos fonctions.

Remarquez-le, cependant : elle ne fut à la hauteur de sa tâche qne grâce à ce que j'oserai nommer, en pensant à vous, sa formation professionnelle et à une virilité d'âme qui puisait sa force dans sa piété.

La bonne formation professionnelle est dans toutes les branches de l'activité humaine la condition du succès. Je dirai plus : c'est elle seule qui peut assurer à la conscience la satisfaction du devoir accompli. On l'a dit souvent : ce ne sont pas les fonctions qui sont faites pour l'homme, mais l'homme qui doit être fait pour les fonctions, c'est-à-dire préparé par ses capacités naturelles et acquises à les bien remplir. Principe bien souvent battu en brèche à notre époque. On se plaint fréquemment, et avec raison, de l'insuffisante préparation de beaucoup de jeunes gens, cependant diplômés, aux carrières qu'ils ont choisies. Ces lacunes peuvent avoir de graves répercussions sur la vie sociale ; mais quand il s'agit de la défense et de la protection de ses semblables, n'engagent-elles pas la conscience de quiconque aurait passé outre ?

Vous serez donc attentifs, Messieurs, à être et à devenir toujours de plus en plus des valeurs professionnelles. Mais vous ne sauriez poursuivre ni atteindre ce but sans posséder à un haut degré l'amour de votre état. C'est un grand magistrat français, le Chancelier d'Aguesseau, qui disait : « Le plus rare et le plus précieux de tous les biens est l'amour de son état. » L'inconstance, l'orgueil et l'ambition nous font parfois sous-estimer notre état. Lassés d'occupations que la répétition rend monotones et que notre suffisance nous fait paraître inférieures et indignes de nos talents, nous sommes volontiers portés à les remplir sans entrain. De là à les négliger il n'y a qu'un pas. L'amour de notre état nous permet au contraire de les exercer avec goût, même avec plaisir, et sans défaillance. Aimer ce que l'on fait porte à le bien faire, c'est-à-dire à y apporter un esprit de dévouement et de progrès.

Sainte Barbe fut soutenue dans les circonstances inattendues et peu conformes à sa vocation que j'ai rappelées par ses vertus de vierge chrétienne. Sa pureté, consacrée entièrement au service de Dieu, sa foi, qui lui faisait voir dans les événements l'expression de la volonté divine, sa charité, qui l'invitait à soulager les souffrances de son prochain, lui furent, à n'en pas douter, un puissant secours. Ainsi, Messieurs, trouverez-vous dans les vertus chrétiennes un stimulant pour entretenir en vos cœurs l'amour de votre état et pour l'exercer toujours avec conscience. Le vice énerve les énergies et détrempe les volontés ; les vues trop naturelles et l'intérêt égoïste tuent le dévouement. En pratiquant la vertu sous toutes ses formes, en vivant de la foi et de la charité, vous montrerez autour de vous quel perfectionnement et quelle valeur la religion catholique, bien entendue et pratiquée avec conviction, ajoute à l'homme. Vous trouverez ainsi dans l'accomplissement de votre devoir d'état et le principe de votre sanctification et un moyen de témoigner en faveur de l'excellence de notre religion.

* *

Vous avez voulu honorer publiquement votre sainte patronne et lui manifester ainsi votre confiance. Votre présence à cet office n'a pas d'autre sens ni d'autre but. Souvenez-vous que les honneurs extérieurs que vous lui rendez ne seraient qu'une vaine démonstration sans le culte intérieur auquel je vous convie. Les clairons qui sonnent et les drapeaux qui flottent sont le symbole des sentiments qui vous animent ; de même le geste religieux que vous avez voulu faire aujourd'hui doit être le symbole de vos convictions et de votre vie religieuse. Restez toujours fidèles à vos principes et à vos devoirs de chrétiens, Messieurs ; cette fidélité ne pourra que vous grandir, car elle vous conduira toujours au chemin du devoir et de l'honneur. Ainsi soit-il.

LES LITANIES DU SACRÉ-CŒUR

XXIX

27e Invocation

CŒUR DE JÉSUS, SOURCE DE TOUTE CONSOLATION

Mes frères,

Il ne nous déplaît pas de nous apitoyer sur nous-mêmes. C'est un petit travers qui n'a rien de nouveau : dès la plus haute antiquité les poètes étaient sûrs de plaire au public en composant des élégies et si, dans le siècle dernier, les romantiques ont remis à la mode le genre larmoyant, ils ne peuvent sûrement pas se flatter d'être les derniers à avoir exploité cette veine d'une mine inépuisable. L'on aime à se plaindre et à être plaint : c'est un fait constant dans l'histoire des

peuples, si l'on en excepte toutefois quelques rares époques d'héroïsme surexcité.

I

Il faut d'ailleurs bien reconnaître que cette tendance à la tristesse repose sur une base réelle. Telle que nous devons la mener dans les conditions actuelles des choses, l'existence comporte un certain nombre d'épreuves, si bien qu'elle serait plutôt décevante si, pour en déchiffrer le mystère, nous n'avions pas les enseignements de la Révélation chrétienne, la forte et suave doctrine de Jésus.

La souffrance nous vient de tous les côtés. Notre corps est, de temps à autre, ravagé par les maladies et, au fur et à mesure que les années s'accumulent sur lui, il s'appesantit jusqu'à devenir parfois tout à fait infirme. Notre esprit est souvent livré aux anxiétés du doute, de l'incertitude, ou paralysé par l'ignorance. Notre volonté, contrariée par les événements ou les hommes, se rebelle en vain contre les obstacles qui l'environnent. Notre cœur, enfin, nous offre plutôt des chagrins et des amertumes que des plaisirs sans nuages. Puis cette vie assez malheureuse est encore assombrie par l'inéluctable perspective de la mort qui n'épargnera nul d'entre nous.

Il ne faut pourtant rien exagérer. Si lourde que lui paraisse l'existence, à certaines heures, l'homme y tient désespérément. Il multiplie les efforts pour la prolonger ou la sauver et il considère le trépas comme la plus cruelle des catastrophes. Il y a donc une contradiction au moins apparente entre nos plaintes habituelles et notre façon d'agir au moment où nous sommes en danger.

A ne considérer les choses que du côté humain, l'on n'a d'autre ressource que de conclure que la nature est mal faite ou tout au moins qu'elle fonctionne mal. Mais cette formule pessimiste est absolument indigne d'un chrétien qui connaît le sens de la vie et qui possède le courage d'en surmonter les difficultés. Maugréer sans cesse contre la souffrance serait en quelque sorte s'en prendre à la Providence ; mieux vaut essayer de comprendre la sagesse du plan divin qui a permis l'introduction de la douleur dans le monde.

Rappelons d'abord ce principe que le Seigneur avait primitivement créé l'homme afin qu'il fût heureux ici-bas, en attendant le bonheur encore infiniment plus parfait de l'autre vie. Tout avait été combiné pour lui assurer une existence paisible, exempte de soucis et de larmes ; la terre entière avait été mise à sa disposition, avec ses plantes et ses animaux, et devait fournir à sa subsistance sans qu'il eût à se livrer à un travail pénible. L'homme était le maître de l'univers, à la réserve seulement de l'obéissance qu'il devait à Dieu.

C'est à cette obéissance qu'il a manqué, et cela dès les premiers jours de l'Eden. En trangressant la loi divine, Adam a brisé l'ordre qui garantissait l'heureuse paix de la création entière, et le déséquilibre ainsi produit par sa faute s'est répercuté à tous les degrés de l'échelle des êtres. Tout ce qu'il y a de mauvais ou de douloureux ici-bas provient donc de la malice humaine qui, manifestée d'abord par notre premier père, continue à agir chez tous ses descendants. La souffrance est la conséquence normale du péché, de même qu'elle en est la sanction divine, suivant la terrible sentence que porta le Seigneur en expulsant les premiers humains du paradis terrestre.

Et non seulement il serait odieusement injuste d'imputer le mal au Dieu de bonté et de lui en faire grief, mais encore il est nécessaire de reconnaître que le Très-Haut n'intervient dans nos misères humaines que pour les alléger et pour en tirer une utilité suprême. C'est grâce à son action souveraine que nos malheurs peuvent se transformer et devenir des sources de grâces, d'avantages et de bienfaits. Cette vérité est incontestable, mais, pour être admise par la masse des humains que leur détresse exaspère trop vite, elle a peut-être besoin de quelques explications.

II

Au premier abord, nous ne sommes sensibles qu'à ce qu'il y a de désagréable dans la souffrance. Notre première réaction, aussi instinctive que celle des animaux, est de fuir ce qui nous fait mal. Mais une des différences essentielles entre l'animal et l'homme est précisément que ce dernier a le pouvoir de raisonner sa situation et d'en tirer une ligne de conduite libre. L'incroyant lui-même, s'il est doué d'une certaine force de caractère, en réfléchissant sur sa douleur, comprendra qu'il peut en tirer parti, soit pour développer sa maîtrise de lui-même, soit pour exploiter cette position indésirée en vue d'avantages quelconques, un peu comme ces mendiants qui étalent leurs infirmités sous le porche des églises, ou comme ces habiles qui utilisent au mieux de leurs intérêts la sympathie passagère que leur aura valu une infortune.

Mais le chrétien ne s'arrête pas à ces combinaisons trop basses. Pour lui, les accidents de la vie ne sont que des fluctuations rapides qu'il doit chercher à orienter vers le but immuable de l'éternité. Pour lui la douleur est exactement une épreuve, c'est-à-dire une circonstance qui lui permet de montrer sa force surnaturelle. Cette pensée le ramène aussitôt sur le plan divin, car, en permettant que nous souffrions, Dieu a en vue de nous éprouver, de nous apprécier, de nous juger. Si notre âme est vraiment pieuse, elle devra alors s'incliner sans murmure sous la volonté du Tout-Puissant, même quand cette volonté nous afflige : nous accepterons donc la peine sans blasphémer, sans murmurer, avec une résignation calme et sereine.

Il y a quelque chose de mieux encore : c'est de désirer l'épreuve, de la recevoir avec joie parce

qu'elle nous met en mesure de témoigner notre soumission totale et d'accroître l'intimité de notre union avec le Seigneur. C'est ainsi qu'agissent les saints, et nous sommes tous invités à devenir des saints. Plus nous rechercherons l'épreuve bénie, plus nous la supporterons avec une surnaturelle vaillance, plus aussi nous mériterons la récompense et les grâces que Dieu promet à ceux qui savent lui rester toujours fidèles. Car s'il est facile de murmurer des oraisons quand tout va bien, il est plus dur de porter ses croix avec allégresse, et c'est ce qui rend ce geste infiniment plus méritoire.

L'épreuve a un autre avantage : elle nous permet d'expier nos fautes.

Si justes que nous voulions bien nous supposer — et Dieu sait avec quelle abusive complaisance nous nous jugeons — force nous est de reconnaître qu'il y a dans le cours de notre vie passée bien des lacunes et bien des faiblesses. Ces fautes ont sans doute été remises par le sacrement de pénitence ; mais une partie tout au moins de la peine temporelle qui leur était due en toute justice subsiste, et cette expiation s'accomplira infailliblement, soit en ce monde soit en l'autre. Nous avons un intérêt majeur à subir notre châtiment dès ici-bas, parce qu'alors il sera incomparablement plus doux que ceux de l'enfer ou du purgatoire. Pour cela, la souffrance est une occasion excellente ; mais souvenons-nous bien que ce n'est pas la matérialité de la douleur qui purifie ; c'est la manière dont elle est acceptée, avec une docilité empressée et par amour pour le souverain Maître qui trouve bon d'appesantir sa main sur nous.

Le chrétien peut donc aller plus loin que les stoïciens antiques qui s'écriaient : « Douleur, tu n'es qu'un mot ! » Lui est en droit d'affirmer : « Souffrance, tu es un bien ! »

Mais, si appréciable que soit ce bien, il apparaît que nous sommes mal préparés à en bénéficier. La fragilité humaine nous nuit sans cesse, et lorsque nous sommes frappés en nous-mêmes, en nos espoirs, en nos proches ou de tant d'autres manières, nous demeurons trop souvent désemparés sous l'épreuve. C'est alors qu'intervient la miséricorde de Dieu, qui mesure le vent à la brebis tondue et qui ranime nos forces défaillantes, afin que nous ne succombions point à la tentation. Le même Seigneur qui nous a envoyé la souffrance, nous envoie aussi la grâce, c'est-à-dire les pensées courageuses, les résolutions de vertu qui nous permettront de ne pas désespérer, de ne pas nous décourager, mais de nous redresser, au contraire, dans l'espérance des rémunérations sacrées. Le Dieu qui, lisant au fond de nos cœurs, nous connaît mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes, sait à merveille que nous sommes incapables de résister à une expérience un peu pénible. Il ne s'en offusque pas, tout au contraire, mais il tient à remédier à notre insuffisance personnelle et c'est lui-même qui se constitue notre consolateur.

III

Qui ne connaît l'ineffable douceur d'une consolation, au moment de la torture physique ou morale ? L'on est quelquefois enclin à négliger ses amis lorsqu'on n'a pas besoin d'eux et que tout marche à souhait ; mais c'est à l'heure de la détresse que leur appui devient précieux. Et cependant nos amis mortels peuvent si peu de chose pour nous ! Ils nous apportent quelquefois une assistance d'ordre plus ou moins matériel, mais la plupart du temps leur activité se borne à nous offrir des condoléances platoniques qui, toutefois, suffisent à nous faire du bien.

Et nous nous réfugions aveuglément auprès de ces affections, qui ne sont pas toujours sincèrement pures, au lieu de recourir au seul Ami véritable, à celui dont le dévouement est absolu, à celui qui peut tout en notre faveur, je veux dire N.-S. Jésus-Christ.

Le Christ est la source unique où il soit possible de puiser une consolation effective et durable, car il nous fortifie à la fois par sa doctrine, par ses exemples et par les secours qu'il met inlassablement à notre disposition.

Il est le premier à avoir appris aux hommes la grandeur de la souffrance, et cette leçon supérieure, il l'a répétée à maintes reprises. Un jour, notamment, il s'était assis sur le sommet d'une montagne de Judée ; autour de lui, les foules se pressaient, attentives. Et le Maître, soudain, se prit à parler : « Bienheureux, disait-il, ceux qui souffrent, parce qu'ils seront consolés ; bienheureux ceux dont l'esprit s'est dépouillé de tout ; bienheureux ceux qui sont assoiffés de justice... » Les Béatitudes se succédaient et chacune d'elles apaisait des milliers de douleurs en promettant aux misérables les pacifiques revanches de l'avenir. La pensée du Messie s'est résumée, ainsi que sa tendresse, dans l'émouvant appel que vous connaissez bien : « Venez à moi, vous tous qui êtes accablés sous le fardeau de vos peines, et je vous réconforterai. »

Jésus ne s'est pas borné à des paroles. Il a voulu montrer qu'il était capable d'exécuter lui-même ce qu'il conseillait à ses humbles frères, et quand il a saisi sa croix, l'un de ses buts était de nous apprendre comment chacun de nous doit porter l'instrument de son supplice. Il y a trop peu de temps que nous évoquions quelques-unes des tortures de la Passion pour qu'il soit nécessaire de les rappeler aujourd'hui à votre mémoire. Mais le prophète avait, par avance, dégagé des futures souffrances du Christ cet enseignement qui doit nous encourager : « Vous tous qui passez par le chemin, arrêtez-vous et dites-moi s'il est une douleur comparable à ma douleur. »

Le Messie a été martyrisé plus que nous ne saurions jamais l'être. Et non seulement aucune plainte ne s'est jamais échappée de ses lèvres, mais il a continuellement consenti à ce que lui infligeait la justice du Père, parce qu'il désirait

ardemment notre salut. Nous avons moins à faire à notre propre égard que ce qu'il a accompli, pour nous seuls et sans nul intérêt personnel. Comment hésiterions-nous donc à imiter l'héroïque exemple de sa vie et de sa mort ? Nous ne trouvons pas devant nous un de ces vulgaires rhéteurs, si abondants à Athènes ou à Rome, qui émettaient des maximes splendides, mais se gardaient bien d'y conformer leur conduite privée. Celui qui a proclamé la sublimité de la souffrance a tenu à souffrir lui-même, afin qu'aucun de ses disciples n'ait d'excuse s'il n'essaie pas de l'imiter.

* *

Ne nous récrions pas, d'ailleurs, sous prétexte que nous n'avons ni l'héroïsme ni les capacités infinies du Sauveur et que, par suite, nous ne saurions accomplir ce qu'il a réalisé. D'abord le Christ ne demande pas, d'une façon générale, à la multitude de ses fidèles de se laisser garrotter, flageller, condamner, crucifier : car c'est le privilège des âmes les plus éminentes. Ce que Notre-Seigneur attend de nous, c'est tout simplement l'acceptation des difficultés qui s'imposent naturellement et que nous devons accueillir pour l'amour de lui.

Et puis, pour nous aider à supporter l'épreuve, il nous donne ce soutien, à la fois constant et particulier, de la grâce, qui s'adapte à toutes les circonstances, même les plus délicates ou les plus difficiles, et par l'effet duquel rien ne nous reste impossible, pour peu que nous voulions y coopérer. Bénissons donc le Seigneur qui fait fleurir la rose au-dessus de l'épine et qui, dans nos malheurs les plus cruels, nous apporte la seule consolation qui compte : celle de l'épreuve saintement acceptée, celle de l'amour divin qui compatit à notre peine et nous promet, en retour, les ineffables bonheurs de l'au-delà.

ENTRETIENS SUR LE DISCOURS APRÈS LA CÈNE

X

PRIÈRE DU CHRIST, FILS DE DIEU ET SOUVERAIN PRÊTRE, POUR LA FORMATION ET L'UNITÉ DE SON EGLISE (XVII)

Avant-propos

Le chapitre XVII de S. Jean se présente à nous comme l'écho fidèle d'une prière de Jésus. Serait-ce fiction littéraire, simple procédé du rédacteur ? L'Evangéliste, reprenant les pensées du Maître, pour les inculquer davantage, les aurait-il développées à nouveau sous la forme d'une prière ? Non. Les corollaires du dogme de l'inspiration excluent cette hypothèse ; les données de la critique historique également. Rien, dans ce chapitre (pas plus d'ailleurs que dans le reste du IVe Evangile), ne reflète la physionomie de l'Eglise à la fin du premier siècle ; nulle trace n'y apparaît du développement des institutions liturgiques ou ecclésiastiques : on n'y trouve pas même, alors que le contraste les appelait, le nom d'*église* et le terme d'*apôtres*. Qu'on lise la *Didachè*, contemporaine de S. Jean, le contraste est frappant, même dans la prière eucharistique du chapitre X.

C'est Jésus qui parle. Mais lui-même a-t-il donné à sa parole le tour de la prière, simplement pour reprendre des aperçus, des motifs de consolation déjà développés, et uniquement en vue de mieux instruire et de réconforter plus efficacement ceux qu'il allait quitter ? Sans nul doute, le Sauveur se propose d'éclairer et de consoler ses disciples : c'est pour cela qu'il prie à haute voix. Lui-même le souligne au verset 13. Mais si l'édification doit ressortir de sa prière, celle-ci reste avant tout, essentiellement, une élévation d'âme vers le Père céleste et l'exposé d'une requête.

Le Christ, évidemment, ne prie pas comme Dieu, mais comme Verbe incarné. A ce titre il peut prier, non seulement pour les autres, mais encore pour lui-même ; car il lui reste, dans son humanité, quelque chose à recevoir. Toutefois il prie en Dieu, avec l'assurance que confère à la supplication de son humaine nature le fait d'émaner d'une personne divine.

De plus, parce qu'il prie en Dieu, sa parole fait en quelque sorte abstraction des vicissitudes contingentes du temps. Son regard humain, éclairé par la vision intuitive, contemple en effet l'avenir dans les décrets divins, à la façon d'un immobile présent. Et ses lèvres s'en expriment, à l'occasion, comme elles feraient d'un fait acquis, au passé prophétique.

Celui qui prie ainsi vient de se sacrifier mystiquement sous les espèces eucharistiques ; il va dans quelques heures consommer par l'immolation sanglante son oblation rédemptrice. Sa supplication est donc bien l'intercession du Pontife, du Souverain prêtre, à l'heure où il s'offre lui-même en victime. La remarque se trouve déjà dans S. Cyrille d'Alexandrie. Elle justifie dans une certaine mesure le nom de « *Prière sacerdotale* » donné à ce chapitre. L'épithète est d'un ancien théologien du Luthéranisme, Chytreus († 1606), mais on la retrouve fréquemment sous des plumes catholiques. Toutefois, il faut observer que la mention du sacrifice n'apparaît qu'en passant, dans un verset isolé (19), et l'objet direct de la prière n'est point que le Père daigne agréer cette immolation. Ce serait donc forcer la note sacerdotale de ce morceau que d'y voir l'oblation liturgique du sacrifice rédempteur.

On s'accorde généralement pour distinguer dans ce chapitre, en dehors de l'épilogue final (24-26), une triple requête : Jésus prie d'abord pour lui-même (1-5), puis pour ses apôtres (6-19), enfin pour ceux qui doivent croire par l'effet de leur prédication (20-23). Mais un lien existe entre les objets particuliers de ces demandes successives : c'est la pensée de l'Eglise que le Christ est venu fonder et qui doit naître de son immolation rédemptrice. Bossuet l'a bien discerné : « Il me semble,

écrit-il, que cette intention secrète de Jésus-Christ est celle de former toute son Eglise, et de s'offrir lui-même intérieurement et extérieurement en sacrifice pour cela. » (36e jour). L'analyse ultérieure et l'étude de chacune des parties montrera combien ce point de vue est justifié.

Bossuet note de même (68e jour) que dans sa prière Jésus-Christ « ramasse toute la substance du Sermon de la Cène » et il le montre par une longue suite de rapprochements. On pourrait aller plus loin et dire qu'on y retrouve toutes les données essentielles de la théologie du 4e Evangile.

Cette plénitude a sa rançon. « Dans le texte transmis par S. Jean, la concision du langage, l'élévation des pensées et aussi la pauvreté d'un vocabulaire qui charge d'idées différentes les mêmes mots et les mêmes locutions, en rendent l'intelligence parfois difficile ; mais ces nuances de sens, que le contexte permet le plus souvent de distinguer, ne nuisent pas à l'impression d'ensemble [1]. »

C'est à cette impression d'ensemble que s'appliquent les lignes suivantes du P. Lebreton (t. II, p. 205) : « Cette page est sans doute la plus intime de tout l'Evangile ; c'est la suprême effusion du Fils priant son Père avant de marcher à la mort, et lui recommandant tout ce qu'il a de plus cher au monde ; les phrases sont si simples et si transparentes, que le commentaire semble inutile ; elles sont en même temps si profondes, qu'on aimerait mieux s'en pénétrer en silence que d'en parler. »

C'est le conseil que donne Bossuet, qui pourtant a consacré à cette seule page quarante de ses *Méditations* (34e à 73e jour) : « Lisez donc et relisez ; considérez, ruminez, recevez toutes les pensées qui vous viendront naturellement et simplement dans l'esprit ; écoutez tout ; pesez tout. Ecoutez principalement ce qui prend le cœur, ce qui l'incline vers Dieu, vers Jésus-Christ, ce qui l'abaisse, ce qui l'humilie, ce qui le relève, ce qui le fait trembler, ce qui le console, et dites-vous en vous-même : Tout cela est vrai, tout cela est juste ; soit que Dieu veuille que je l'entende ou que je ne l'entende pas, tout est véritable, tout est juste ; j'adore cette vérité, cette justice, aussi content de l'entendre que de ne l'entendre pas, parce que, quelque intelligence qu'il plaise à Dieu de m'en donner, l'intime de ce secret sera toujours pour moi impénétrable... Taisons-nous ici, et écoutons en grand silence les impénétrables vérités de Dieu. » (39e jour).

Introduction

« Ainsi parla Jésus ; puis levant les yeux au ciel, il dit : » (26a). L'entretien était terminé. Il s'était achevé vraisemblablement sur la terrasse. Le Sauveur, entouré des Onze, se tourna vers le temple, dont l'ensemble imposant — tout au moins les pylônes du Naos — se profilaient au Nord-Est, par delà le Tyropéon. On chanta l'hymne d'action de grâces, la dernière partie de l'*Hallel*. Puis, Jésus levant les yeux au ciel, continua seul : « Père, l'heure est venue. »

C'était l'habitude du Sauveur de lever les yeux au ciel avant la prière. Et ce geste est naturel dans un Homme-Dieu. Il le serait moins dans les pauvres pécheurs que nous sommes : témoin le publicain de la parabole (Luc, XVIII, 13). Mais le Christ, en mourant pour l'expiation de nos fautes, nous a conquis le droit à ce regard confiant dont il nous léguait l'exemple. « Levons donc aussi les yeux au ciel avec Jésus-Christ, en qui seul nous les y pouvons lever,... » unis à Celui « qui lève pour nous les yeux au ciel, et l'apaise en les y levant ». Et pourquoi, « si ce n'est pour adorer Dieu et sa magnifique présence dans sa gloire, et pour nous y transporter en esprit ? » (Bossuet, 35e jour).

Première partie : Jésus prie pour lui-même (1b 5)

« Père, l'heure est venue ; glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie (1b), en fonction de l'autorité que tu lui as conférée sur toute chair, pour qu'à tout ce que tu lui as donné, il leur donne la vie éternelle (2). Or, la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ (3). Moi, je t'ai glorifié sur la terre en accomplissant l'œuvre que tu m'as donnée à faire (4). Et maintenant, glorifie-moi, toi, Père, auprès de toi-même de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût (5). »

Le début de la prière rappelle une des premières pensées du Discours (XIII, 31-32). L'heure dont parle ici Jésus, c'est celle qu'il envisageait alors. Elle marque l'achèvement terrestre de sa mission et comprend à la fois la Passion, ses effets rédempteurs et ses suites glorieuses. Elle se présente ainsi sous un double aspect : l'un ténébreux et terrifiant, l'autre lumineux et triomphal. Au premier plan, le délaissement, les opprobres, les tourments physiques et les tortures morales ; au second, la victoire sur le péché, sur l'enfer et sur la mort, l'exaltation à la droite du Père. Cette heure, Jésus n'a cessé, depuis son premier instant, de l'avoir sous les yeux et de l'embrasser d'un regard d'ensemble. Habituellement l'aspect lumineux tempérait, plus ou moins, de son rayonnement l'effet terrifiant de l'autre sur son humaine sensibilité. A certains moments pourtant ce rayonnement s'est trouvé, volontairement, plus ou moins suspendu. Et « l'heure » alors est apparue au Christ comme un objet d'épouvante. Ainsi en fut-il au jour des Rameaux (Jean, XII, 27), au moins un instant. Ainsi en sera-t-il bientôt dans les affres de Gethsémani. La vision du premier plan s'imposera dans toute son horreur à l'âme humaine de Jésus, obnubilant, pour un temps, au regard du pèlerin terrestre les clartés d'arrière, perceptibles seulement au bienheureux. Et ce sera l'Agonie, la sueur de sang jaillissant sous l'angoisse, le cri douloureux : « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne ! » suivi de l'abandon filial au bon plaisir du Ciel. Mais l'instant n'est point

[1] Prat, *Jésus-Christ*, t. II, p. 311-312.

venu où le Christ doit donner, par amour, aux âmes désolées le réconfort et la leçon de sa propre détresse. Au Cénacle, le second plan rayonne de toutes ses clartés, noyant en quelque sorte dans sa lumière les ombres du premier. Jésus l'envisage seul, comme si l'autre appartenait dans son esprit au passé. Et c'est l'accent de la joie, du triomphe, qui résonne sous ces mots : « Père, l'heure est venue ! » Ne faut-il point communiquer aux disciples les allègres espoirs d'une victoire certaine et affermir ainsi leur courage en face des Gethsémanis et des Calvaires qui les attendent ?

Ne nous étonnons pas de ces vicissitudes du sentiment dans l'Ame du Sauveur. Elles sont appelées en Jésus par la réalité de son humaine nature et la perfection même de son organisme de chair, en même temps que par son rôle de guide et de modèle et par les miséricordieuses prévenances de son amour pour nous. Sans doute, l'intervalle est court entre la prière du Cénacle et celle du Jardin des Olives. Mais qui donc n'a connu l'angoisse de la lutte et l'effroi d'une défaillance menaçante au sortir même d'une action de grâces où, sous l'action des énergies divines, il avait redit en joie, avec l'Apôtre : « Je puis tout en celui qui me fortifie » ?

« Père, l'heure est venue ; glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie. » La glorification qu'appelle Jésus, nous le verrons en commentant le verset 5, c'est le rejaillissement sur son humanité sainte de la gloire inhérente à la condition divine de sa personnalité. Elle comporte, dans l'ordre des faits, sa Résurrection, son Ascension, son exaltation à la droite du Père, la formation et le développement de son Eglise attestant à l'univers sa mission divine et lui ménageant, comme au Père, les hommages de tous les cœurs croyants.

On le comprend à ce dernier trait : la glorification du Fils conditionne celle du Père. Pour que Jésus mène à bien son œuvre de salut, pour qu'il ménage au Père une lignée d'enfants adoptifs fidèles et aimants, dont l'existence soit un hymne vécu à la gloire divine, il faut que sa mission et son origine soient établies de façon irréfragable au jugement de toutes les âmes de bonne volonté.

La requête du Christ, dans son objet, est ainsi en pleine harmonie avec les desseins du Ciel sur lui. Dans le plan divin, il est investi de l'autorité sur toute chair. Il doit être le Roi de toutes les nations, Monarque spirituel et bienfaisant, dont l'empire tend à ménager la vie éternelle à tous ceux qui, sous l'action de la grâce divine — et c'est ainsi que le Père les lui donne — deviendront ses sujets fidèles.

Or, cette vie éternelle tend précisément à la double glorification du Père et du Fils. Qu'est-ce que la gloire ? Suivant l'adage antique, c'est une connaissance rayonnante que la louange accompagne, *clara notitia cum laude*. Eh bien ! la vie éternelle consiste essentiellement à connaître le Père, le seul Dieu véritable, et son envoyé, le Christ Jésus. La connaissance envisagée n'est point purement spéculative. Sous la plume de S. Jean elle implique les sentiments que l'excellence de l'être perçu doit naturellement provoquer. Elle comporte, dans la pensée de l'Evangéliste, l'union de l'âme entière à la personne connue, l'adhésion de l'esprit par la foi, celle de la volonté par l'amour. Cette connaissance affectueuse se réalise pleinement dans la vision intuitive et l'amour qu'elle engendre. Le ciel nous offre la vie éternelle en son plein épanouissement : hymne sans fin à la gloire du Père et du Christ Jésus, où l'esprit et le cœur mêlent leurs accents, au dire de S. Augustin, dans ces deux notes fondamentales : *Amen, Alleluia !* Mais, dès ici-bas, le jour éternel a son aube : les âmes justes préludent à l'hymne sans fin, par connaissance de foi épanouie en amour.

Cette foi aimante a pour premier objet le Père. Elle le reconnaît comme le seul Dieu véritable, à l'exclusion des vaines idoles et des divinités de mensonge, mais non point des autres personnes de la Trinité adorable. Elle le tient, en effet, pour Père et donc comme engendrant un Fils, celui-là même qui se donne à la fois comme sorti d'auprès de Lui et comme son égal en durée, en droits et prérogatives. (Cf. 8, 5, 10). Mai ce Fils suivant la nature est venu ici-bas, envoyé par le Père comme messager de ses miséricordes et artisan du salut des hommes, devenus ses frères par l'Incarnation. La foi le confesse dans ce rôle de Christ Sauveur, étendant moralement la paternité divine à ses frères suivant l'adoption.

Le divin solliciteur s'est il désigné lui-même dans sa prière sous le nom de « Jésus-Christ » ? La présence de cette expression sur les lèvres du Maître n'offre pas de répugnance absolue ; on peut l'admettre et la défendre avec Durand. Toutefois il faut convenir que nulle part ailleurs le Sauveur n'use de cette appellation, alors qu'elle est familière à S. Jean (Ire et IIe Epîtres) et se retrouve sous sa plume en I, 17. Aussi est-il loisible de voir plutôt dans son emploi, avec Lagrange et Huby, l'influence sur la rédaction d'un usage reçu, familier à l'Apôtre.

La parole de Jésus met en plein relief le rôle de la connaissance dans l'existence qui ne finit pas et partant celui de la foi dans la vie chrétienne, ici-bas. S. Paul n'a fait que gloser l'enseignement du Maître, en développant son thème favori : « *Justus ex fide vivit*, le Juste vit de la foi. » Ne perdons jamais de vue cette donnée. Qu'elle nous garde contre les erreurs trop répandues qui font de la religion une question de simple discipline morale, de la foi un sentiment de confiance et d'amour, l'activité d'un instinct supérieur qui devine Dieu et se le formule. Efforçons-nous d'affermir et d'éclairer notre foi par l'étude et la réflexion, fécondées dans la prière. Travaillons à connaître moins imparfaitement Dieu, les mystères de sa vie intime, les merveilles de son action providentielle. Entrons par l'esprit autant que par

le cœur dans l'intimité de Jésus-Christ ; contemplons ses actes, méditons ses paroles ; rendons-nous familiers les traits de sa personnalité divine comme l'économie de sa vie terrestre.

« *Glorificantem me glorificabo ;* je donnerai gloire à qui me glorifie », avait dit le Seigneur par son prophète (I Rois, II, 30). Jésus appuie tacitement sur cet engagement divin sa demande de glorification. Au cours de sa vie terrestre, il a procuré la gloire du Père, en accomplissant l'œuvre qui lui a été confiée. Dans quelques heures, sur la croix, il pourra proclamer que « tout est consommé » ; il le constate dès maintenant dans une vision anticipée. Il est donc fondé à conclure : « Et maintenant, glorifie-moi, toi, Père, auprès de toi-même de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût. »

Qu'est-ce à dire ? Et qu'entendre par cette gloire ? Celle qui de toute éternité est réservée à l'humanité du Christ par le décret qui la lui prédestina ? C'est la pensée de S. Augustin, que d'autres ont adoptée. Il semble que le vrai sens de la parole de Jésus soit autre. S. Paul nous le laisse entendre dans le passage, tant de fois cité déjà, de l'Epître aux Philippiens (II, 6-11). Ce que Jésus demande, c'est le rejaillissement sur son humanité de la gloire inhérente à la condition divine de sa personne. Cette gloire, le Verbe en jouit de toute éternité, sans qu'elle puisse connaître d'éclipse en son être divin. Au moment de l'Incarnation, il eût pu la faire rayonner sur l'humaine nature qu'il assumait ; rien en soi de plus normal. Il ne l'a point fait. Il s'en est dépouillé en prenant la forme de l'esclave, comme parle l'Apôtre, pour apparaître au milieu des hommes, de tous points semblable à ses frères, le péché excepté. Il le fallait pour l'accomplissement des vues divines, pour que le Christ pût souffrir et mourir pour nous. Voilée par l'humanité, la gloire divine de Jésus devait l'être davantage encore par les opprobres de la Passion et l'humiliation du trépas. Et c'est au moment même où le rideau d'obscurité va s'épaissir que le Christ demande à son Père qu'aussitôt l'œuvre achevée et le sacrifice consommé, le voile lui-même se transforme, s'illumine, et qu'à tous les regards apparaisse, rayonnant jusque dans la chair du Crucifié, la gloire inhérente à la personnalité divine du Verbe incarné. La requête vise, en fait, implicitement, et la Résurrection et l'Ascension à la droite du Père qui manifesteront à l'univers l'origine divine de Jésus et sa céleste mission.

La demande exaucée, les disciples choisis du Maître, — ceux pour lesquels il va maintenant prier, — pourront proclamer à la face du monde que « le Christ est Seigneur à la gloire du Père » (Philipp., II, 11). Et de partout les langues leur feront écho *(ibid.)*, parce que les esprits et les cœurs auront été gagnés à la foi aimante à l'endroit du Dieu véritable et de son Fils Jésus.

L'Eglise, la société des vivants, sera fondée, ira se développant, et son universel hommage assurera pour les siècles sans fin la glorification du Père avec celle du divin envoyé, Jésus-Christ : « Père, glorifie ton Fils, afin qu'il te glorifie ! »

Procurer la gloire divine est notre raison d'être, la fin obligée de toute notre activité. Y pensons-nous ? Avons-nous de cette vérité la conviction profonde, la préoccupation pratique ? Dieu a voulu que sa gloire extérieure résultât des actes mêmes qui doivent assurer notre éternelle félicité : la connaissance directe de son être, Un et Trine, avec l'amour que cette vision provoque nécessairement, double opération spirituelle dans laquelle notre activité supérieure trouve son épanouissement total et son plein rassasiement. Tout, dès lors, dans notre vie devrait être ordonné à cette fin, dominé par cette préoccupation : Dieu, sa gloire, mon salut éternel. En va-t-il de la sorte ? Nos délibérations s'éclairent-elles à cette lumière ? nos décisions s'inspirent-elles de cette perspective ? — Mais quoi, dira-t-on peut-être, n'y a-t-il pas là pensée égoïste, intention mercenaire ? — Non, assurément, du moins dans l'âme vraiment, foncièrement chrétienne. Car ce qu'elle veut d'abord, cette âme, c'est Dieu pour qui elle est faite, la gloire de son Seigneur qu'elle doit procurer ; et si, en orientant ainsi sa vie, elle veut aussi et cherche son bonheur, c'est parce que de ce bonheur Dieu lui-même est le principe et qu'il trouve sa gloire dans les actes générateurs de notre félicité. Sachons, pour notre compte, envisager ainsi le Ciel et vers cette fin suprême orienter ici-bas tous nos actes.

Mais comment réaliser cette orientation ? comment, par notre activité terrestre, glorifier le Seigneur ? En vivant d'une vie de foi et d'amour, d'une vie dont les clartés de la révélation soient la lumière, dont la charité constitue le foyer propulseur. Cette vie d'union à Dieu, à son Christ par la foi aimante, c'est la vie divine inaugurée, la béatitude dans son germe, l'aube du jour éternel : *Hæc est vita æterna...*

Comprenons bien toutefois que l'activité de la foi et de l'amour doit être pratique, que les élans affectifs n'excluent ni ne remplacent les vouloirs agissants. Il ne s'agit donc pas de rêver d'actes héroïques pour un avenir lointain et plus ou moins problématique. Il nous faut chaque jour, à chaque instant, nous mettre en face des obscures réalités du devoir présent. Chaque matin s'offre à nous la croix de la vertu journalière, des préoccupations et du labeur quotidiens. Saisissons-la avec générosité, redisant au Christ : « Mon Sauveur, à votre exemple et pour votre amour ! » C'est par l'assujettissement fidèle à la grande loi du travail et de l'effort, par la docilité constante à toutes les exigences du devoir d'état, dans une vue de foi et sous l'action de l'amour, que nous serons en droit de dire à Dieu, avec Jésus, notre grand frère : « Père, je t'ai glorifié, ayant achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire. Et maintenant, glorifie-moi auprès de toi, » dans les joies de l'éternelle vision !

EXPLICATION DU CATÉCHISME

37e LEÇON

LES VICES ET LES VERTUS

Q. 306. — *Qu'est-ce qu'un vice ?*

R. — *Un vice est un mauvais penchant ou un défaut par lequel on se laisse dominer.*

En créant l'homme, Dieu a placé en lui un certain nombre de tendances bonnes, par exemple la tendance à entretenir sa vie en cherchant et en prenant la nourriture indispensable. Avant le péché originel, ces tendances portaient l'homme uniquement à satisfaire les besoins légitimes de sa nature; elles obéissaient à la loi divine. Mais le péché originel les a détournées de leur but premier, de telle sorte que désormais elles portent l'homme à rechercher des plaisirs défendus. Ainsi la tendance à satisfaire les besoins légitimes du corps l'attirera vers les plaisirs défendus de la gourmandise et de l'ivrognerie. C'est cette tendance primitivement bonne qui, détournée du but voulu par le Créateur et tournée vers un but mauvais, engendre le vice quand l'homme vient à lui céder.

Il faut remarquer que l'on donne le nom de vice non pas à un péché isolé, mais à l'habitude du péché. L'homme qui s'est enivré une fois par exception a commis une faute contre la tempérance, mais n'est pas atteint du vice d'ivrognerie. Au contraire, celui qui a l'habitude de s'enivrer possède ce vice.

Q. 307. — *Combien y a-t-il de vices principaux ?*

R. — *Il y a sept vices principaux : l'orgueil, l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise, la colère et la paresse.*

Il peut exister chez tout homme beaucoup de mauvais penchants capables d'engendrer autant de vices. Tous ces vices ont une origine commune : c'est l'égoïsme ou l'amour déréglé de soi-même. On peut aimer plus qu'il ne convient 1° sa propre valeur, c'est l'orgueil; 2° les plaisirs du corps, c'est la luxure et la gourmandise; 3° les biens de la terre, c'est l'avarice; 4° le repos, c'est la paresse. Si les désirs et les satisfactions de l'égoïsme sont contrariés par quelque obstacle, la colère et l'envie peuvent naître de cette contrariété.

Tels sont les vices principaux; mais, nous le verrons, chacun d'eux présente plusieurs variétés.

Q. 308. — *Pourquoi appelle-t-on ces vices péchés capitaux ?*

R. — *On appelle ces vices péchés capitaux, parce qu'ils sont la source de la plupart des péchés.*

Le mot « capital » signifie ici : qui produit. On dit que le capital produit des intérêts, qu'il est une source d'intérêts. Le péché capital, lui, produit des péchés, est une source de péchés. Exemple : l'envie du bien d'autrui peut être la source de discordes, de haines, de vols, d'homicides, etc.

Q. 309. — *Qu'est-ce que l'orgueil ?*

R. — *L'orgueil est une estime exagérée de soi-même, qui fait qu'on veut toujours s'élever au-dessus des autres.*

L'orgueil est une atteinte aux droits de Dieu sur sa créature. Il prétend attribuer à la créature ce qui vient de Dieu et il refuse à Dieu la reconnaissance et la soumission qui lui sont dues en sa qualité de Créateur, auteur de tout bien, et de Maître absolu. Ce fut le péché des mauvais anges qui se révoltèrent contre Dieu, voulurent s'égaler à lui et par conséquent lui refuser l'obéissance. S. Michel leur répondit : « Qui donc peut s'égaler à Dieu ? » Ce fut aussi le péché d'Adam et d'Eve au paradis terrestre. Trompés par le démon, ils osèrent opposer leur volonté à celle de Dieu, leurs prétendus droits à ceux de Dieu. C'est ainsi que l'orgueil a été la cause de tous les autres péchés.

L'orgueil est aussi une atteinte aux droits des autres créatures : il prétend s'attribuer sur elles une supériorité que Dieu s'est réservée ou qu'il n'a donnée qu'à certains hommes. Cette supériorité peut se manifester de plusieurs façons : ou par l'estime exagérée de soi-même et le mépris des autres, ou par le désir de commander, ou par la désobéissance aux supérieurs légitimes.

L'orgueil est la source de nombreux péchés : l'ambition, qui est le désir immodéré des honneurs et des premières places ; la vanité, qui se complaît dans des avantages réels ou prétendus et qui recherche les compliments, l'estime, les louanges ; l'ostentation ou la jactance, qui cherche à se faire valoir par les paroles ou par les actes ; l'hypocrisie, qui dissimule les défauts et se donne des airs de vertu ; l'opiniâtreté, qui s'attache avec entêtement à ses idées et ne veut pas convenir de ses torts ; c'est la cause des schismes, des hérésies, des disputes et des ruptures ; le faste, qui veut se donner des airs de grandeur et d'opulence, en adoptant un train de vie supérieur à sa condition ; la désobéissance, qui ne veut pas céder aux ordres des supérieurs ; le mépris, qui regarde le prochain de haut, etc.

Dieu a créé l'enfer pour punir l'orgueil des mauvais anges ; il a puni l'orgueil d'Adam et d'Eve par de terribles châtiments spirituels et temporels qui atteignent toute leur descendance, et bien que dans sa bonté il ait ménagé aux hommes des moyens de repentir et de salut, ce qu'il n'a pas fait pour les anges déchus, l'enfer demeure pour eux une menace et une punition possible, s'ils n'utilisent pas ces moyens. Ces graves conséquences doivent nous faire détester l'orgueil et toutes ses suites.

Q. 310. — *Quelle est la vertu opposée à l'orgueil ?*

R. — *La vertu opposée à l'orgueil est l'humilité, qui fait qu'on se met à sa vraie place et qu'on rapporte à Dieu tout ce qu'on a de bon.*

Si le vice est une tendance à faire le mal, la vertu est une disposition habituelle de l'âme à éviter le mal et à faire le bien. Il y a des vertus naturelles que nous pratiquons d'après les seules lumières de la raison et les seules forces de la nature, en vue d'un bien purement naturel ou terrestre. Il y a des vertus surnaturelles que nous pratiquons sous l'inspiration des motifs de foi, avec les secours de la grâce et en vue d'un bien éternel. Seules, ces dernières ont une valeur pour le salut éternel. C'est d'elles que nous parlerons ici.

L'humilité consiste à reconnaître que tout ce que nous sommes et tout ce que nous possédons de bien vient de Dieu : c'est lui qui nous a créés, ainsi que tous les biens temporels dont nous jouissons ; c'est lui aussi qui est l'auteur de la grâce sans laquelle nous ne pouvons plaire à Dieu ni rien faire de méritoire pour le ciel. Cette connaissance de notre néant devant Dieu nous invite à la soumission à ses ordres et à la reconnaissance pour ses bienfaits.

L'humilité nous fait estimer notre prochain et nous empêche de nous préférer à lui : il y a peut-être en lui nombre de vertus connues de Dieu seul et qui le rendent plus agréable à Dieu que nous ; s'il avait reçu les mêmes grâces que nous, peut-être en aurait-il tiré meilleur profit que nous ; enfin, nous devons voir dans chacun de nos frères une âme rachetée par le sang de Jésus-Christ et qui, à cet égard, mérite d'être estimée à un très haut prix.

Si l'orgueil est à l'origine de tout péché, l'humilité est à la base de toute vertu. C'est à cause de leur humilité que la Sainte Vierge et tous les saints ont attiré les regards et les complaisances de Dieu. Dieu abaisse les orgueilleux et exalte les humbles. Notre-Seigneur a voulu naître et vivre dans l'humilité : Bethléem, Nazareth, le Calvaire.

Q. 311. — *Qu'est-ce que l'avarice ?*

R. — *L'avarice est l'amour excessif de l'argent et des biens de la terre, qui fait qu'on sacrifie tout pour les acquérir et les conserver.*

Il est permis d'aimer les biens de ce monde comme des moyens qui nous permettent de servir Dieu ; mais c'est un désordre de les aimer pour eux-mêmes, autant et plus que Dieu.

Il est permis de désirer gagner de l'argent pour subvenir à ses besoins, pour s'assurer à soi et à sa famille un honnête confort, et pour se mettre à l'abri de la nécessité. Mais il est défendu d'aimer l'argent au point de l'acquérir par des moyens malhonnêtes, de l'accumuler en d'inutiles réserves pour le seul plaisir de se savoir riche, de s'en servir pour offenser Dieu, et de faire passer ainsi l'amour de l'argent avant l'amour de Dieu et du prochain. L'Ecriture Sainte compare cet amour de l'argent à une idolâtrie. C'est l'adoration du veau d'or qui prend dans le cœur de l'homme la place de Dieu.

L'avarice peut entraîner la dureté envers les malheureux, parfois envers la famille, l'injustice qui ne recule pas devant les fraudes et le vol, les parjures s'ils peuvent être utiles pour satisfaire la passion. Combien de crimes sont commis par amour de l'argent ! C'est pour lui que l'on voit des hommes trahir leurs amis, leurs parents, leur patrie. C'est pour lui que Judas a trahi son Maître en le livrant à ses ennemis.

Le crime de Judas, les nombreux crimes que l'argent fait commettre, la brouille et la désunion dans les familles, en voilà assez pour nous faire détester l'avarice. Par amour de la paix et de la concorde, sachons, s'il le faut, renoncer à un avantage matériel, même légitime.

Q. 312. — *Quelle est la vertu opposée à l'avarice ?*

R. — *La vertu opposée à l'avarice est la générosité qui porte à se servir des biens de la terre pour l'honneur de Dieu et l'utilité du prochain.*

A l'attachement désordonné à l'argent s'oppose le détachement. Notre-Seigneur en a fait une des conditions du bonheur éternel : « Bienheureux ceux qui sont pauvres par l'esprit et par le cœur ! » c'est-à-dire ceux qui ne donnent pas aux richesses une estime et une affection qu'elles ne méritent pas. C'est la contrepartie de la malédiction portée contre les riches attachés à leurs biens : « Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un chameau de passer par « le trou de l'aiguille ». On nommait ainsi, disent certains, une porte de Jérusalem qui était si basse que les chameaux devaient, pour la passer, déposer leur fardeau et se mettre à genoux. Ainsi le riche qui ne se détache pas par le cœur de son argent ne peut pas entrer au ciel.

Le détachement comporte la résignation dans les revers de fortune, la pratique de la charité envers les pauvres, la générosité en faveur des bonnes œuvres, la patience envers les débiteurs gênés et un sage emploi de la fortune.

Q. 313. — *Qu'est-ce que la luxure ?*

R. — *La luxure est l'amour désordonné des plaisirs sensuels.*

C'est le vice honteux dont nous avons parlé en expliquant le sixième et le neuvième commandements (cf. nº 260 et suivants). Rappelons-nous qu'il ruine la santé du corps et celle de l'âme et qu'il est l'un des plus odieux aux yeux de Dieu. Il engendre l'égoïsme, la jalousie, la haine ; il conduit au déshonneur, au dégoût des choses de Dieu, à l'aveuglement de l'esprit et à l'endurcissement du cœur ; il peut porter ses victimes au suicide et à l'homicide. La luxure rabaisse l'homme au-dessous de la bête ; elle profane le corps humain qui est le temple du Saint-Esprit ; elle profane la sainteté du mariage, trouble les familles et souvent les ruine complètement.

Q. 314. — *Quelle est la vertu opposée à la luxure ?*

R. — *La vertu opposée à la luxure est la chasteté, par laquelle on s'interdit tous les plaisirs déshonnêtes.*

On nomme la chasteté la vertu angélique, parce qu'elle fait ressembler l'homme à l'ange qui, n'ayant pas de corps, ne connaît pas les plaisirs sensuels. Nous avons indiqué les principaux moyens à employer pour sauvegarder cette vertu (cf. nº 264).

Q. 315. — *Qu'est-ce que l'envie ?*

R. — *L'envie est la tristesse qu'on ressent à la vue du bonheur des autres.*

Le mot « envier » signifie voir d'un mauvais œil. L'envieux est donc celui qui voit d'un mauvais œil la prospérité de son voisin, comme si cette prospérité lui enlevait quelque chose qui lui est dû. Il en arrive facilement à chercher à nuire au prochain et, si possible, à son profit personnel et à se réjouir des revers qui peuvent lui arriver. L'envie est un vice contraire à la justice et à la charité. C'est l'envie qui a poussé le démon, déchu de son bonheur et de sa gloire, à tenter l'homme pour le faire tomber dans le péché.

L'envie peut engendrer les soupçons injustes, la médisance, la calomnie, la discorde, la haine. l'injustice et parfois l'homicide. Elle est, elle aussi, une conséquence de l'orgueil et de l'ambition.

Q. 316. — *Quelle est la vertu opposée à l'envie ?*

R. — *La vertu opposée à l'envie est la charité fraternelle, qui fait qu'on prend part aux joies comme aux peines du prochain.*

Il n'est pas défendu de chercher à se procurer les mêmes avantages que le prochain, pourvu que ce soit par des moyens honnêtes et sans viser à porter préjudice à autrui. C'est l'émulation en l'honnête concurrence. Elle n'empêche pas de se réjouir des succès du prochain ni de compatir à ses ennuis et à ses revers, comme le veut la charité. C'est à ce signe que l'on reconnaît les vrais disciples du Christ.

Q. 317. — *Qu'est-ce que la gourmandise ?*

R. — *La gourmandise est l'amour déréglé du boire et du manger.*

L'homme a besoin de boire et de manger pour entretenir sa vie et renouveler ses forces. Dieu a mis dans cet acte une sensation agréable pour faire accepter plus facilement cette nécessité et empêcher l'homme de négliger sa santé. Le désordre consiste à ne prendre la nourriture et la boisson que pour le seul plaisir qu'elles procurent. Comme le dit le proverbe, on doit boire et manger pour vivre et non vivre pour boire et manger. Celui qui vit pour boire et manger prend plus de nourriture et de boisson qu'il n'en a besoin, il recherche avec avidité tout ce qui flatte son palais.

L'intempérance dans l'usage des aliments porte le nom de gourmandise ; l'intempérance dans l'usage des boissons alcoolisées s'appelle l'ivrognerie. L'ivrognerie affaiblit le corps, prédispose à de graves maladies comme la tuberculose, et trouble la raison.

C'est surtout la gourmandise qui menace les enfants. Elle se présente sous la forme de la gloutonnerie qui se précipite avec avidité sur les aliments jusqu'à s'en rendre malade, et sous la forme de la friandise qui recherche et n'accepte que les mets délicats. Elle indique un amour de ses aises et une sensualité qui peuvent facilement conduire à des fautes plus graves. La gourmandise et l'ivrognerie portent à la luxure ; elles engendrent l'insouciance et l'oubli des devoirs chrétiens ; elles sont cause de la transgression des lois du jeûne et de l'abstinence. L'ivrognerie donne lieu souvent à des querelles, à des colères, à des blasphèmes et peut conduire jusqu'au meurtre.

Q. 318. — *Quelle est la gourmandise la plus honteuse ?*

R. — *La gourmandise la plus honteuse est l'ivrognerie ou l'alcoolisme, qui fait perdre la raison, rend l'homme semblable à la bête, et a pour la famille et la société les plus funestes conséquences.*

Ce qui distingue l'homme de l'animal, c'est qu'il a une âme raisonnable, créée à l'image de Dieu. Avant même d'obéir aux lois divines, il doit se soumettre aux règles de la raison. Celui qui affaiblit sa raison et en perd momentanément l'usage par l'ivrognerie tombe au rang de la bête, et même plus bas, car la bête s'arrête de boire et de manger quand elle n'en a plus besoin.

Nous venons d'indiquer les principales conséquences de l'ivrognerie. Il faut y ajouter la division dans les familles et souvent la ruine, quand l'ivrogne gaspille le salaire familial en boisson au lieu de l'employer à se procurer à lui et aux siens une bonne alimentation et une honnête aisance. Les enfants d'alcooliques sont malingres, rachitiques et souvent atteints de graves maladies ou d'infirmités ; parfois ils sont idiots. L'ivrogne se fait renvoyer par son patron, ne trouve pas de travail. Il est un membre inutile de la société qu'il déshonore. Ce vice, en poussant au vol et au meurtre, conduit souvent en prison.

Q. 319. — *Quelle est la vertu opposée à la gourmandise ?*

R. — *La vertu opposée à la gourmandise est la tempérance, qui n'accorde au corps que ce qui lui est utile.*

Etre tempérant c'est se modérer dans l'usage du boire et du manger. La règle est de ne rien prendre sans nécessité, utilité, ou du moins sans un motif raisonnable. On peut être amené à accepter quelque nourriture ou quelque boisson par politesse, pour être agréable aux personnes qui offrent. Même dans ce cas il ne faut pas dépasser la mesure et risquer une indisposition. La tempérance restera toujours un peu en deçà des limites par crainte de les dépasser. L'Eglise nous rappelle la nécessité de la tempérance par les lois du jeûne et de l'abstinence et par le précepte de la mortification.

Q. 320. — *Qu'est-ce que la colère ?*

R. — *La colère est un mouvement qui nous porte à repousser avec violence les personnes et les choses qui nous déplaisent.*

La colère est une déformation et une exagération d'un sentiment raisonnable et légitime : le mécontentement que l'on éprouve en présence du mal. C'est ce sentiment qui inspira Notre-Seigneur lorsqu'il chassa les marchands du Temple. Il devient mauvais lorsqu'il s'exprime sans raison ou avec excès. La colère, a-t on dit, est une folie passagère. Celui qui cède à la colère ne se possède plus ; la violence éclate dans ses paroles et dans ses actes. Or la simple raison veut que nous nous possédions toujours. Dieu veut que nous rencontrions des contradictions, des difficultés, des obstacles pour exercer notre vertu et nous permettre de gagner des mérites.

La colère produit des injures, des coups, des imprécations, des blasphèmes ; elle entretient la haine, pousse à la vengeance ; elle conduit parfois au meurtre. Ses formes atténuées sont l'impatience et la brusquerie. Il faut les combattre pour ne pas les laisser se développer et se transformer en colère, désordre facilement grave en lui-même et dans ses conséquences.

—

Q. 321. — *Quelle est la vertu opposée à la colère ?*

R. — *La vertu opposée à la colère est la douceur, qui nous fait supporter avec patience ce qui nous contrarie.*

Cette vertu se présente sous différentes formes. La patience supporte avec calme tout ce qui peut être contrariant dans les personnes, les choses ou les événements. La douceur calme l'irritation prête à éclater. La bonté rend le bien pour le mal. La clémence pardonne et oublie les injures et les mauvais procédés.

Notre-Seigneur a attaché une spéciale bénédiction à cette vertu : « Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. » La douceur est en effet une force, tandis que la colère est une faiblesse. De plus la patience devant les contradictions et les épreuves est une cause de mérites pour le ciel. « Bienheureux ceux qui pleurent, qui sont doux et miséricordieux, qui souffrent persécution pour la justice, qui sont déchirés par la médisance et la calomnie, ou exercés par la contradiction, parce que le royaume des cieux est à eux et qu'une grande récompense les attend. »

—

Q. 322. — *Qu'est-ce que la paresse ?*

R. — *La paresse est un amour excessif du repos, qui fait négliger tout devoir pénible.*

Dieu a placé l'homme sur terre pour y travailler. Il lui a donné un corps et des membres, une intelligence et une volonté pour qu'il les exerce par le travail. Depuis le péché originel, le travail est pénible, fatigant. Il faut accepter cette fatigue comme punition et rançon du péché. C'est justement elle que le paresseux cherche à éviter. Mais, en l'évitant, il viole la loi générale du travail et la loi particulière du devoir d'état.

La paresse peut atteindre les diverses formes d'activité humaine : physique, intellectuelle, morale et religieuse. Mollesse, indolence, oisiveté sont des variétés de la paresse. La paresse est un vice fréquent chez l'enfant. Celui-ci doit le combattre résolument, car la paresse est la mère de tous les vices. Le travail est une préservation contre la tentation. Le paresseux tombe facilement dans l'ivrognerie, la débauche et la luxure. Elle rend la vie inutile et entraîne la pauvreté, la faim et la ruine.

—

Q. 323. — *Quelle est la vertu opposée à la paresse ?*

R. — *La vertu opposée à la paresse est le courage, qui nous porte à remplir tous nos devoirs sans craindre la peine.*

Nous devons rendre compte à Dieu de tous nos instants. Faisons donc en sorte qu'ils soient bien employés. Aimons notre devoir d'état parce qu'il nous est commandé par Dieu et que, en l'accomplissant, nous plairons à Dieu.

Nous combattrons la paresse par l'activité, qui ne reste jamais sans rien faire d'utile, par l'énergie ou le courage, qui surmonte les obstacles et ne regarde pas à sa peine, par l'exactitude, qui est attentive même aux petits détails, par la ponctualité, qui fait chaque chose en son temps, par la régularité, qui ne se permet aucun relâchement, par la persévérance, qui soutient l'effort sans céder à la répugnance qui provient de la répétition des mêmes travaux.

Les enfants veilleront spécialement au travail de classe, à l'étude du catéchisme, et à l'accomplissement de leurs devoirs de piété.

N.-B. — Chacun de nous possède une tendance dominante à tel ou tel péché : impureté, colère, paresse, ou autre. Cette tendance est dominante parce qu'elle apparaît en nous plus souvent et plus fortement que les autres. C'est contre elle qu'il faut diriger principalement nos efforts. Cherchons d'abord à la connaître. C'est elle qui est la cause la plus ordinaire de nos fautes ; c'est elle dont nous avons à parler le plus souvent dans nos confessions ; c'est elle que nous avons le plus de mal à combattre.

Puisqu'elle est la plus développée, elle est aussi la plus dangereuse ; c'est pourquoi il faut lutter contre elle sans merci. Sinon elle se développera, deviendra si forte que nous ne pourrons plus nous en débarrasser, et compromettra notre salut. Pour la combattre efficacement, recourons à la prière, à la confession et à la communion fréquentes et à la dévotion à la Sainte Vierge.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 14 novembris 1934.

EUG. LINDECKER, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

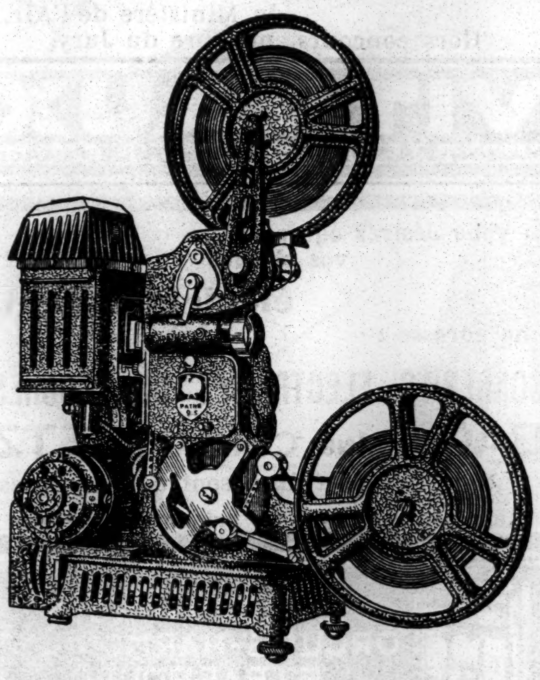
L'appareil qui convient le mieux au

CINÉMA dans les ŒUVRES

est celui qui permet d'utiliser la plus importante collection de films

RELIGIEUX – COMIQUES
SPORTIFS – DOCUMENTAIRES
et de COMÉDIES SAINES

SPÉCIALEMENT ÉDITÉS pour la formation morale et religieuse de la jeunesse.



PATHÉ-LUX

Projection de plus de 2 m. 50 de large jusqu'à 20 m. de distance. Peut être utilisé devant plus de 200 spectateurs.

Les projecteurs PATHÉ-BABY sont les moins chers, les plus pratiques et surtout les plus économiques puisque leurs films sont en location dans toute la France pour un prix modique.

Pour tous renseignements, demandez l'envoi gratuit du Catalogue des Appareils et la liste des Films :

PATHÉ-BABY
Service A. C.
20bis, Rue La Fayette,
PARIS (9e).

Pour le **CHAUFFAGE**
des PRESBYTÈRES
SACRISTIES
CHAPELLES
PATRONAGES

Pour la **CUISINE**

employez des

POÊLES
et **CUISINIÈRES**
à **GAS OIL**

Propreté **Economie**
Souplesse

avec le

GAS OIL SHELL

de la Société Ame des
PETROLES JUPITER
42, rue Washington,
— PARIS (8e) —
Tél. Elys. 90-10 et 99-10

qui fournira, gracieusement et sans engagement, tous les renseignements nécessaires.

ORGUES et HARMONIUMS. Occasions, Restauration, Souffleries électr. accord.
Orgues HAERPFER, 9, rue Friand, PARIS (14e).

En confiance j'expédie : 30 oignons à fleurs variés : 14 fr. fco. — 50 beaux plants Pensées, Pâquer., Myosotis : 25 fr. fco ; 100 : 44 fr. fco gare. — Prix ct fco. — Paul TATU (Sre J A. C.) HYÈRES (Var).

POLYCOPISTES
soucieux de vos intérêts et de la qualité de votre travail, vous devez posséder tarifs d'appareils, fournitures et papiers de tirage de **H. HUSSON** à Blevaincourt (Vosges), et consulter cette maison avant tout achat ou échange de machine à écrire ou duplicateur rotatif.

Un Chemin de Croix
Une statue d'art...,
s'achètent en confiance
Mon Hesse - Rouen
45, rue des Carmes — Tél. 322.71.
SERVICE CENTRAL DE DOCUMENTATION
D'ART RELIGIEUX MODERNE
Renseignements et prix sur demande.
Chasublerie — Orfèvrerie — Bronzes.

Plus de Vols ni d'Effractions
TRONCS-COFFRES
Inviolables - ACIER - Brevetés
Paul PRIOURET, Constructeur
Médaille d'argent concours Lépine 1932
à VIRY-NOUREUIL, par Chauny (Aisne).
Références — Prix et Notices sur demande.

CARTON & MOTTE FABRICANTS
11, rue des Chats-Bossus, LILLE
MAISON FONDÉE EN 1850
Toutes statues — Toutes tailles
CHRISTS POUR MISSIONS
Hautr 25 c/m — Emballage *franco.*
Echant. gratuit. — Plastique Ivoiré 1 fr. 10
STATUETTES RELIGIEUSES ARTISTIQUES
Prix de propagande rappelant ceux d'avant guerre.
Tous sujets — Toutes tailles de 17 à 44 c/m
Prix : 1 fr. 30 à 7 fr. 50
Tarif et échantillons gratuits sur demande

SAVONS AUX ŒUFS
Tout le monde connaît les qualités merveilleuses du jaune d'œuf pour l'épiderme du visage et des mains. Il fait disparaître rapidement les rugosités et donne à la peau une blancheur remarquable, une élasticité et une douceur incomparables. Mais l'emploi du jaune d'œuf est peu pratique, pour ne pas dire impossible, à cause de son prix élevé.
On obtient les mêmes résultats en utilisant le
SAVON SNO AUX ŒUFS.
Chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs, et 36, place Bellecour, LYON.

VITRAUX D'ART
Charles CHAMPIGNEULLE
96, rue N.-D.-des-Champs, PARIS (VIe).
Voir *Ami du Clergé*, no du 1er nov., page 347.

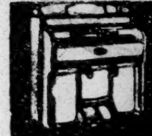
LA PHOTOSCOPIE
61, rue Jouffroy — PARIS XVIIe
Appareils et Films de Projection Fixe pour Enseignement, Patronages, Conférences, etc.
Méfiez-vous des imitations. N'achetez que le vrai PHOTOSCOPE
Modèle à partir de 380 fr. — *Catalogue franco.*

CHAUFFAGE DES EGLISES
par L'AEROTHERME "ETNA" bté S. G. D. G.
jusqu'à 0 000 m³ par l'air chaud pulsé
à + 12° degrés garantis
Se reporter à l'annonce complète paraissant le 1er jeudi de chaque mois.
Prix à partir de 5.800 fr.
D. GUIGUET, Ing. const., CHALON-S-SAONE (S.-&-L.).

Prêtres, Lecteurs de l'*Ami du Clergé*, souvenez-vous que
l'Œuvre des Orphelins apprentis d'Auteuil
construit depuis 7 ans des appareils de T. S. F. connus sous la Marque C. A R. A. C.
Quelque soit votre budget, consultez-nous :
C. A. R. A. C. 40, rue La Fontaine, PARIS 16e.
Fournisseur du Cardinal Verdier, du Ministère de l'Air, etc.
Hors concours, membre du Jury

VITRAUX
MAISON BESSAC - GRENOBLE, FRANCE

Si vous désirez équiper vos cloches
électriquement,
une adresse :
SONNERIES ELECTRIQUES DE CLOCHES
BACH - ING. CONSTR. - METZ
265 églises sont déjà équipées.
Représentants dans les principales régions.


E.A.ROETHINGER
ORGUES-HARMONIUMS
STRASBOURG

PANSEMENTS
COMPRESSES
BANDES DE CRÊPE
LINGERIE CHIRURGICALE
LINGERIE HYGIENIQUE
CULOTTES, CALEÇONS, BRASSIÈRES
GILETS, TRICOTS
SOUS-VÊTEMENTS HYGIÉNIQUES
LAYETTE
Exigez la marque
Siège Social
48, rue de Laborde
PARIS (8e).
TETRA

Un produit parfait
De tous les produits laxatifs dépuratifs, le plus apprécié du Corps Médical est le GRAIN DE VALS, composé exclusivement d'extraits de plantes et de produits opothérapiques. UN GRAIN DE VALS au repas du soir ou avant de se coucher agit pendant la nuit sur le foie, l'estomac et l'intestin, en éliminant les toxines et combat heureusement l'obésité. 4 fr. 50 le flacon de 30 grains.

La marque M.C.M. est une garantie

Cie Fse de
MOSAIQUE CÉRAMIQUE de MAUBEUGE

Société Anonyme au Capital de 5.000.000 de francs
USINES à MONTPLAISIR-MAUBEUGE
Téléphone : 125 - Télégrammes : Mosaïque-Maubeuge
et LANDRECIES (Nord)
Téléphone : 20 - Télégrammes : Céramique-Landrecies
DEPOTS à
PARIS, 132, Rue Clignancourt - Téléph. : Nord 38-51
LYON, 19, Rue de Toulon - Téléph. : Parmentier 30-38
Albums, devis, tarifs, projets, renseignements et échantillons sont fournis gratuitement sur demande.

M.C.M.

VINS DE MESSE
CAVES DES PRÉMONTRÉS
Abbaye de St-Michel de Frigolet.
Adress. corresp.ce : Mr Yvrard, 4, Quai Vauban Sète (Hlt)

HORLOGERIE - PENDULERIE
Bijouterie — Orfèvrerie
ALLIANCE HORLOGERE — R. C. Besançon 29
E. ENGINGER — BESANÇON — 15, rue Gambetta, 15
Catalogue fco sur demande — Fournisseur de l'Archevêché de Besançon.

MOINS CHER ou pas plus cher qu'ailleurs
MIEUX FAIT en tous cas, coupe renommée
SOUTANES & Douillettes sur mesures.
Demandez notre feuillet A d'échantillons gratis.
Essayez, vous jugerez ! Tous vêtements de ville et de chœur. Sous-vêtements. — Bonneterie.

CHASUBLERIE — ORFÈVRERIE
BRONZES, FLEURS ARTIFICIELLES — LINGERIE D'EGLISE
DENTELLES POUR AUBES ET ROCHETS
TAPIS — AMEUBLEMENT
Adressez-vous en confiance à

Laurent OLIVA Magasins et ateliers : 59 et 59bis, rue Bonaparte **PARIS**
Dessins, devis gratis

Les Produits de l'Abbaye des Dombes :
cierges et bougies liturgiques
cierges et bougies stéariques — encens
charbon d'encensoir — cire à parquet,
etc...
Ciergerie de N.-D. de la Trappe des Dombes
Société à responsabilité limitée au Capital de 100.000 francs. — R. C. LYON B. 6773.
Abbaye des Dombes, par MARLIEUX (Ain). — C. P. LYON 321-90
TARIFS gratuitement sur demande.

BAS POUR PRÊTRES
par fabricant spécialiste.
Demandez échantillons sans engagement ni frais à
DEBORGHER, 185, rue du Halot, TOURCOING (Nord).

GUÉRISON CERTAINE par
LA POUDRE ESCOUFLAIRE
Agence générale :
à BAISIEUX (Nord)

ASTHME
OPPRESSION, EMPHYSÈME
(MÊME PRODUIT SOUS FORME DE CIGARETTES)

L'Agence générale envoie GRATIS et FRANCO une BOITE D'ESSAI avec Certificats de GUÉRISONS